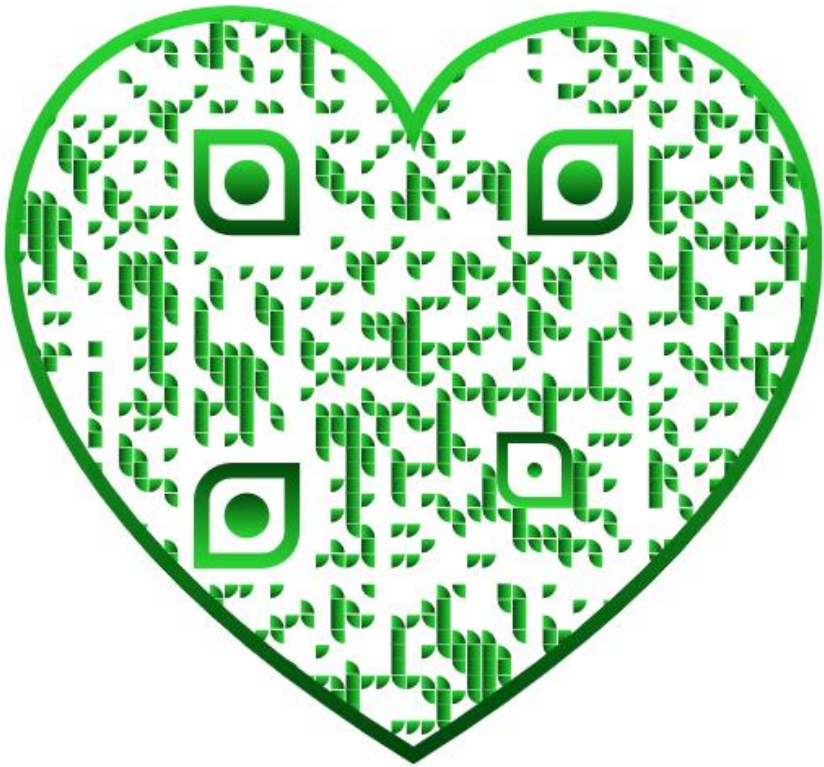
Élisabeth Ebory

Ann Radcliffe, Jane Austen & Mary Shelley contre Carmilla

Les Saisons de l'Étrange



Élisabeth Ebory

Ann Radcliffe, Jane Austen & Mary Shelley contre Carmilla

Les Saisons de l'Étrange

Ann Radcliffe, Jane Austen & Mary Shelley contre Carmilla

IV de *La Ligue des écrivaines extraordinaires*

Élisabeth Ebory

Éd. Les Saisons De L'Étrange

(2019)

Étiquettes:BIB Fantastique

Depuis l'au-delà que Jeanne-Marie Leprince de Beaumont hante, le projet incroyable de la conteuse est une réussite. En leur révélant leurs aptitudes à penser et agir sur l'univers, elle a éveillé les consciences engourdies des femmes : la Ligue des Écrivaines Extraordinaires est née.

Mais la liberté pèse, Ann Radcliffe en ressent le poids des responsabilités sur ses articulations vieillissantes dans la diligence qui l'emporte vers Mary Shelley, éprouvée par les morts de ses enfants et au désespoir après la noyade de Percy, son amour. L'esprit acéré de Jane Austen l'accompagne heureusement pour convaincre la jeune veuve que seule leur alliance vaincra l'abominable Carmilla.

Ann Radcliffe, Jane Austen & Mary Shelley contre Carmilla

Élisabeth Ebory

un livre du label *La Ligue des écrivaines extraordinaires*

© 2020 Les Saison de l'étrange

Couverture par Melchior Ascaride

L’étrange histoire

Dracula, Frankenstein, la Momie, le Loup-Garou, Carmilla... vous pensiez qu’il s’agissait de noms inventés sur le papier, une erreur qui vous fut presque fatale, humains crédules !

Hélas pour les créatures de la nuit, des femmes ont surgi de l’ombre afin de ranimer la lumière et sauver l’univers : la Ligue des Écrivaines Extraordinaires, le secret le mieux gardé depuis des siècles !

Signez d’une goutte de sang et vous apprendrez la vérité.

***

Novembre 1822.

1

La nuit est déjà tombée depuis longtemps ! Quand allons-nous arriver ? »

Grelottant dans une berline tractée par deux chevaux, une élégante bourgeoise anglaise s'inquiétait. Il pleuvait depuis plus de deux heures. L'humidité s'infiltrait de toute part. L'efficacité du cocher laissait à désirer. Prenait-on le chemin le plus court ?

Un prêtre angélique, au regard d'un bleu acier, écoutait la complainte de la vieille Londonienne avec indifférence.

— Rassurez-vous, dit-il dans un anglais fruste. Vous arrivez bientôt.

— Prions pour cela ! plaisanta-t-elle.

L'ange en robe noire sourit et prononça quelques phrases d'un latin chargé qu'il répéta avec application. Lentement, il égraina à nouveau ces mots, obsédants, blessants. Comme des couteaux, les versets s'enfonçaient dans les yeux de la voyageuse.

— Ne prions pas trop tout de même, se récria-t-elle. Cela pourrait déranger qui de droit pour rien – et nous ne le souhaitons pas.

— En effet. Mais la prière comme le chant se nourrit de refrain.

À nouveau, l'ecclésiastique radota la même phrase. Lorsqu'il se tut enfin, la voyageuse ferma les paupières. Une douleur lancinante cahotait dans son crâne au rythme de l'attelage.

Le trajet était trop long, elle aurait dû s'arrêter, attendre le lendemain pour atteindre son but. Hélas, son compagnon de route lui avait gracieusement offert de partager sa voiture de louage… Sous les assauts d'une violente migraine, elle regrettait maintenant d'avoir accepté cette opportunité. Plus jeune, elle avait voyagé sur le continent, jusqu'en Valachie. Aujourd'hui, en 1822, du haut de ses cinquante-huit ans, quitter Londres pour Gênes représentait un terrible périple.

Pendant que la dame soupirait dans l'inconfort de la céphalée, le prêtre l'observait d'un œil critique. Âgée, elle semblait toute entière sortie d'une époque révolue – robe, manteau, coiffure jusqu'aux chaussures étaient démodés ! L'un de ses doigts arborait

la trace d'un vilain eczéma. Les yeux fermés, elle grattait frénétiquement ses boutons, qui fleurissaient autour d'une bague très laide. Le métal terni du bijou comportait des charnières à l'utilité plus que douteuse.

Absorbé dans l'examen de l'anneau, l'homme de dieu ne remarqua pas que sa propriétaire rouvrait les yeux pour devenir l'observatrice. En face d'elle, le visage d'une beauté étonnante contrastait avec l'austérité de la robe noire. Les yeux étincelants brillaient comme des lames aiguisées.

— C'est un anneau de deuil, dit la voyageuse, répondant ainsi à une question silencieuse. Je l'ai reçu d'une médium qui le tenait d'une sorcière herboriste qui l'aurait eu de…

— Ces objets sont de fausses reliques, rétorqua l'ecclésiastique. De la superstition.

La dame ne put réprimer un haussement d'épaules, si léger qu'il passa inaperçu. Le prêtre regardait toujours le bijou avec une profonde aversion. Il décréta :

— Je pensais les Anglais rationnels. Je ne les imaginais pas capables d'idolâtrie impie. Peut-être est-ce différent pour les Anglaises…

Au-dessus de la bague, les yeux étrécis de sa propriétaire étincelèrent d'un éclat féroce. Offusqué, il détourna le regard, cherchant dans l'observation d'un siège vide un moyen de restaurer son calme, mais le souffle lui manqua. Une troisième personne occupait la berline ! Il se projeta instinctivement le plus loin possible de la chose qui venait d'apparaître. Hélas, la profondeur des lieux n'était pas assez importante. Il avait beau s'aplatir, se rétrécir, il ne s'écartait pas à moins d'un mètre de l'intruse.

— Une morte ! Une morte ! hurla-t-il en italien.

— N'ayez crainte, répondit le spectre. Je me permets de m'inviter pour vous rassurer. Le seigneur nous offre une vie après le trépas, n'est-ce pas ce à quoi vous aspirez ?

Ces propos, tenus dans un anglais très posé, ne rassuraient pas du tout le prêtre et le fantôme mentait : cette femme ne s'invitait pas dans la voiture pour révéler l'existence d'une vie après la mort, mais pour défendre les Anglaises, insultées par ce sot personnage.

— Soyez heureux ! s'exclama l'esprit sur un ton joyeux. Votre foi est fondée !

Si l'ecclésiastique n'avait jamais eu la foi, elle s'effondrait à ce moment même. La femme-fantôme assise en face de lui irradiait d'une lueur orangée. Les ombres de ses os, de ses entrailles, flottaient sous la surface de sa peau, preuve de son ancienne matérialité. Elle affichait un sourire paisible et penchait la tête avec la grâce d'une Vierge à l'Enfant. C'était une pure abomination !

— Les puissances de l'au-delà sont à mes trousses ! hurla l'homme d'Église.

— Non, ne vous effrayez point. Je ne suis que…

Alors que le spectre approchait une main du prêtre, celui-ci choisit de se jeter hors de la berline qui cavalait à vive allure. Il croassa en tombant, mais, dans le bruit conjoint des roues et des sabots, le cocher ne l'entendit pas. La voyageuse bien vivante se pencha à la fenêtre. Sous l'averse, elle ne distinguait rien.

— Nous devrions faire arrêter la voiture, proposa le spectre. Même s'il insulte les Anglaises, abandonner cet homme n'est pas charitable…

— Il a déjà disparu… Et d'après vos propres dires, nous ne pouvons plus tarder !

Le spectre hésita, mais fut bien obligé de l'admettre : le prêtre avait choisi de sauter, et le temps pressait.

À cet instant, la voiture s'arrêta dans un hennissement intempestif et bruyant. Le cocher ouvrit la porte sous la pluie battante et aida sa cliente surnuméraire, arrivée à bon port, à descendre puis il appela son autre passager. Ne recevant aucune réponse, il se pencha plus avant dans la cabine de la voiture. Avec une surprise non feinte, il constata l'absence de l'ecclésiastique et tenta de questionner la voyageuse qui attendait son bagage sous l'averse. Elle déclara, dans un italien très approximatif :

— Le prêtre a souhaité sauter en marche. Je le lui ai déconseillé vivement. Il ne m'a pas écoutée.

Le cocher commença à crier, car elle venait en fait de lui expliquer :

« Le prêtre a quitté la marche. Je le lui ai vivement conseillé. Il a été tué. »

Horrifié et hurlant, le cocher jeta son unique malle aux pieds de sa passagère, puis remonta sur son poste de conduite détrempé. Aussitôt, il exécuta un demi-tour tonitruant, partant à la recherche du saint homme qu'il fallait inhumer proprement.

— Je ne comprendrai jamais ces Italiens ! s'exclama la dame sous l'averse. Ils sont passionnés en tout ce qu'ils font, mais cela confine parfois à la sottise. Il épuisera ses chevaux à ce rythme-là !

Plus aucun fantôme n'était là pour lui répondre.

La voyageuse serra le col de son manteau, attrapa d'une main décidée sa malle et poussa la grille devant laquelle l'avait déposée le cocher.

Au cœur d'un jardin insondable, des fenêtres allumées flottaient dans les ténèbres. Une allée menait à la porte principale de la villa Negrotto. La vaste demeure, sa terrasse et ses colonnades prenaient la pluie avec majesté.

La voyageuse empoigna le heurtoir et en frappa trois coups, annonçant sa présence d'une voix forte :

— Je suis Ann Radcliffe et je viens trouver Mary Shelley. Nous devons nous réunir pour affronter le Mal incarné !

Personne ne répondit.

2

De la maisonnée ! Mrs Ann Radcliffe, écrivaine et éditrice, vous demande l'hospitalité ! »

La voyageuse appelait tant et plus sous les croisées, mais seule l'averse lui répondait.

Ann Radcliffe était épuisée, torturée par sa migraine récente. Ses articulations se plaignaient des cahots de la route. Son humeur se plaignait d'avoir rencontré un prêtre suicidaire. Sa détermination se plaignait de se heurter à une porte close !

Votre alliée réside chez Leigh Hunt, casa Negrotto, Albaro, Gênes…

Les extraordinaires relations spectrales de l'écrivaine lui avaient indiqué ce lieu. Elle n'imaginait pas qu'une erreur ait pu se glisser dans ces renseignements, transmis par des femmes de qualité, qui consacraient leur âme éternelle à la lutte contre le Mal.

En 1794, alors qu'elle combattait les vampires, Ann Radcliffe avait été contactée par Mme Leprince de Beaumont. Celle-ci orchestrait le combat contre les ténèbres, parmi les vivants et dans l'au-delà. La célèbre pédagogue l'avait assuré : Ann serait à nouveau appelée, pour se dresser face à un ennemi terrible.

Plus de vingt ans s'écoulèrent sans aucune nouvelle.

Lorsqu'elle reçut, d'une médium alcoolique, un anneau de deuil, Ann Radcliffe ne pensait plus à ce rendez-vous incertain. L'apparition de Jane Austen, morte depuis juillet 1817, lui rappela soudain les événements incroyables de son passé d'aventurière. Les deux femmes étaient devenues amies comme d'autres tombent amoureux, en un clin d'œil. Jane elle-même avait donné l'adresse de Mary Shelley à Ann, et Ann avait une confiance totale en Jane. Aussi, insistait-elle, en frappant énergiquement à la porte.

— Je m'en vais mourir si vous ne m'offrez pas l'hospitalité ! finit-elle par crier.

— Eh bien, mourez !

La réponse n'était pas celle qu'elle attendait. Mais l'espoir existait si les fenêtres parlaient !

— Le Mal grandit et vous avez prêté serment, Mary Shelley ! Je vous somme d'assumer vos responsabilités ! Vous faites partie de la *Ligue des écrivaines extraordinaires* !

La fenêtre qui avait grogné s'ouvrit complètement, un visage hagard apparut.

— Ne prononcez plus un mot ! Allez-vous-en ! Mon allégeance va à mon chagrin ! Vous n'êtes pas la bienvenue !

— Écoutez-moi ! cria Mrs Radcliffe. Il faut…

La fenêtre se refermait déjà violemment.

Pourtant, la porte, close jusque là, grinça sur ses gonds. Un petit visage d'une grande laideur apparut dans l'embrasure. Deux gros yeux globuleux sortaient de sous un front prognathe et fixaient sottement la visiteuse, sans l'inviter à rentrer.

— Madame ne veut plus vous entendre, souffla la vilaine domestique. Ce serait bien gentil de votre part de respecter ce souhait.

L'eau se jetait sur Ann Radcliffe par seaux entiers. Malgré toute son éducation, elle n'y tint plus et se précipita à l'intérieur. Par habitude, la bonne tracta la malle unique dans l'entrée puis referma la porte sur l'averse grondante.

Le vaste hall de la demeure était décoré avec goût. Un charme fou se dégageait du mobilier, baroque et dépareillé. Fleurs et plantes exubérantes tombaient de toute part. Un lustre presque éteint portait une belle trentaine de chandelles.

— Où est le maître des lieux ? demanda Ann Radcliffe en ôtant son manteau. Si votre maîtresse ne veut pas me recevoir, je dois au moins m'annoncer à son hôte.

— La famille Hunt est en voyage, répondit la servante dans un anglais très italien. Je suis au service des Hunt depuis deux mois. Mr Hunt m'a laissée ici pour m'occuper de la maison, et de son invitée. Je m'appelle Nuccia.

Ann Radcliffe posa un regard étréci sur la bonne. Celle-ci restait plantée devant la porte d'entrée, déclamant son prénom comme si quiconque était intéressé. Il fallait reprendre les choses en main.

— Eh bien, Nuccia ! Un breuvage chaud et fort me permettrait d'éviter la fluxion de poitrine !…

Sur ces mots, un petit gazouillis retentit à l'étage, suivi d'un

grand boum et de larmes. Des pas précipités se rapprochèrent des cris. Le calme revint.

— Un enfant ? s'étonna Ann Radcliffe.

— Oui : Percy Florence Shelley aura trois ans la semaine prochaine, répondit la bonne avant de prendre la direction des communs.

L'écrivaine suivit Nuccia jusqu'à la cuisine, vide de toute âme. Sans attendre d'invitation, elle s'assit à côté du feu de cheminée.

— Une affaire de la plus haute importance m'amène ici, déclara-t-elle à Nuccia. Je risque ma vie dans ce voyage, me voilà trempée et sans autre aide que la vôtre. Aussi, dois-je savoir : Mary Shelley est-elle… souffrante ?

La bonne posa ses yeux trop ronds sur la visiteuse.

— Vous ne savez donc pas ?

Ann Radcliffe cherchait désespérément à quel animal fabuleux ressemblait cette domestique… Mais oui ! La salamandre !

— Savoir quoi ?

— Que son époux s'est noyé dans une tempête, en juillet. Une longue semaine plus tard, sur une plage, il a été retrouvé dévoré par la mer et la mort. Mrs Shelley ne se remet pas. Elle a toujours une mine sombre et ses sentiments sont de la même couleur.

Percy Bysshe Shelley… mort…

Ann avait lu cela dans une revue, il y a peu. Elle s'en était émue pour la perte littéraire, sans penser à l'épouse endeuillée… Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, ce veuvage représentait un véritable drame ! Voilà où elle en était, à attendre un thé de mauvaise qualité dans une cuisine étrangère ! Sur l'ordre de Mme Leprince de Beaumont, transmis par Jane Austen, elle avait traversé la Manche et le continent pour rejoindre une alliée contre le Mal. En lieu et place, elle découvrait une servante à l'allure de salamandre, un enfant de trois ans, et une femme accablée par le deuil. Son seul atout ? Une bague qui lui donnait des boutons !

La situation s'avérait critique. Voire dramatique.

Elle maudissait en silence tous les monstres du monde et, jetée dans le même sac, son hôtesse inamicale…

Mary !… Shelley !

— N'hésitez pas à me servir mon thé très corsé, précisa Ann

Radcliffe à Nuccia.

Ce fut sa dernière phrase de la soirée.

3

Affligée, Ann Radcliffe s'endormit près de la cheminée. Nuccia l'abandonna et partit s'occuper de Percy Florence. Dans la chambre de l'enfant, où la mère attentive veillait sur le sommeil de son chérubin, Nuccia fut mal reçue.

— Vous avez ouvert ! siffla Mary Shelley entre ses dents. L'ai-je autorisé ? Je ne crois pas !

Après avoir déposé un baiser sur le front de son fils, les yeux brûlant de colère à l'attention de la bonne, l'écrivaine s'empressa de sortir. Elle ne supportait pas d'avoir des gens à son service. Elle n'entretenait aucune domesticité, mais Leigh Hunt, qui l'hébergeait depuis le décès de son mari, lui avait imposé la jeune et sotte Nuccia.

— Que la peste soit de cette écervelée ! Que la peste soit d'Ann Radcliffe ! s'exclama la romancière en fermant la porte de sa chambre.

Les lumières étaient presque toutes éteintes, une chandelle brûlait près du lit à baldaquin, une autre sur un guéridon. Les deux flammes ne suffisaient pas à éclairer le lourd mobilier, le miroir de la coiffeuse, les motifs des tapis et des carrelages. Dehors, l'averse cinglait le jardin de la villa.

Adossée au vantail, Mary Shelley respirait bruyamment. Son souffle devint grognement et un coup du plat de la main s'abattit contre le chambranle.

Ses longs cheveux bruns, lâchés, pendaient de part et d'autre de son visage, masquant son expression. Tout son corps se tendait de rage. Une angoisse irrépressible fourmillait dans ses doigts. Elle cessa de taper les murs et commença à griffer ses bras, enfonçant ses ongles dans sa peau comme pour rechercher la preuve matérielle de son existence.

— La ligue ! Le Mal !… Qu'Ann Radcliffe s'en charge ! finit-elle par cracher en s'écartant de la porte.

Pourquoi pas, après tout ? La maîtresse du roman macabre avait déjà, par le passé, réalisé des exploits. Elle avait écrit des livres et, eu égard à son extraction sociale, c'était un *pur* prodige

!… Elle pouvait bien affronter le Mal toute seule !

Mary s'approcha de sa coiffeuse et serra dans ses mains une boîte en métal ouvragé, à laquelle pendait une grosse chaîne.

— Je n'abandonnerai pas mon fils pour combattre un monstre de plus ! murmura-t-elle en fixant l'objet.

Elle reposa la boîte et traversa la chambre en direction d'une armoire. Saisie de frisson, elle cherchait un lainage, son esprit assailli de terrifiants souvenirs.

Trois ans plus tôt, elle avait défié une abomination artificielle et son créateur. Pendant sa lutte contre la créature de Frankenstein, une autre monstruosité l'avait approchée, un spectre ! Une Française venue de l'au-delà lui avait susurré d'enivrantes paroles et extorqué une promesse…

Vous ferez partie de la ligue contre le Mal. Vous serez une héroïne du Bien. Prêtez serment !

— Sottises !

Serrée dans une grande veste en laine noire, Mary s'assit au bord de son lit.

Ce soir, Ann Radcliffe tapait à sa porte pour lui rappeler d'honorer son engagement. Cependant, elle le reconnaissait sans fard, le Mal pouvait s'abattre sur le monde, elle n'en avait cure. Elle protégerait son fils, voilà tout.

— Qu'il en soit ainsi… dit-elle d'une voix dure.

— Quel dommage que vous ne vouliez pas nous aider !…

Mary sursauta.

La voix résonnait dans sa chambre où elle s'était claquemurée, seule.

Les bruits de la maison s'étaient tus, bonne et enfant assoupis. Personne n'utilisait la cuvette d'eau pour se rafraîchir, personne n'enfilait tardivement une tenue de nuit. Mary avait cruellement conscience de ce vide creusé par la mort de son époux. Alors, qui avait parlé ? Ann Radcliffe était-elle finalement parvenue à grimper jusqu'à l'étage pour la poursuivre de ses imprécations ?

Mary se retourna en direction de la voix et elle *la* vit.

Menue, discrète, une silhouette féminine était assise dans un fauteuil aux pieds rococo. Elle portait une robe taille haute de facture élégante, quoique simple, et un châle recouvrait ses épaules. L'apparition ne paraissait pas plus de vingt-cinq ans.

Quant à la date de sa mort, Mary n'aurait pu dire précisément… mais elle était sûre d'avoir en face d'elle un spectre.

La silhouette semblait éclairée de l'intérieur, telle une lampe de porcelaine, douce poupée figée dans une jeunesse lumineuse. Des ombres chimériques nageaient sous sa peau.

— Si vous êtes une émissaire de Mme Leprince de Beaumont, déclara Mary, je vous ferai la même réponse qu'à Ann Radcliffe : je ne travaillerai pas avec vous. Je suis en deuil. J'ai un fils. Je ne battrai pas la campagne à la recherche du Mal incarné.

Jane Austen eut un mouvement de surprise incrédule. Elle se releva du fauteuil, les mains jointes.

— Vous ne savez pas quelle menace nous… commença-t-elle.

— Madame, j'ai dit non.

L'interruption déplut au fantôme qui continua :

— Une vampire du nom de Carmilla étend son pouvoir à Venise, en ce moment même. Elle séduit filles et femmes, soumet garçons et époux à sa volonté. C'est un monstre qui se nourrit du sang de nos sœurs ! Elle a vécu cachée, mais se révèle maintenant aux yeux de tous – et tous la laissent agir à sa guise ! Nous devons la combattre et la défaire. *Vous* avez pris un engagement auprès de Mme Leprince de Beaumont.

— Et que me fera cette dame si je romps cet engagement ? Elle tuera trois de mes enfants, elle noiera mon mari ? Elle arrive trop tard pour m'effrayer, alors allez-vous-en !

Emportée par sa colère, Mary eut un violent mouvement du bras qui transperça le spectre de part en part. Jane ne sentit rien, mais elle n'aimait pas cette manifestation d'agressivité ni la sensation d'immatérialité qui s'ensuivait. Choquée également, Mary s'éloigna du spectre. Cette présence d'outre-tombe éprouvait sa rationalité. Néanmoins, elle commença à lui expliquer que cette lutte n'était plus la sienne, elle affrontait le deuil, c'était déjà assez ! Jane se forçait à l'écouter, perturbée par tant de sentimentalisme. Fine mouche, elle glissa :

— Vous savez ce qu'est un cœur amoureux. La passion vous habite et c'est là l'arme de Carmilla. Vous devez nous aider. Je ne puis comprendre ces sortes de faiblesses, mais…

— Qui êtes-vous donc pour parler ainsi ? demanda tout à coup Mary. Un spectre de nonne ?

— Je me nomme Jane Austen.

Mary froissa ses paupières, cherchant une référence… Elle se souvint avoir noté ce nom en page de garde d'un roman anonyme, rédigée *par une lady*… La lecture, qu'elle n'avait même pas consignée dans son journal, lui revint en mémoire.

— Des demoiselles cherchant des époux ?

Une étincelle railleuse brilla dans ses yeux, elle accueillait dans sa maison la reine du roman noir et la reine des romances acides.

— Non, non, non !… s'exclama-t-elle, incrédule. *Raison et Sentiments* ?

Mais Jane n'était pas un écrivaillon facilement impressionnable :

— Sommes-nous là pour échanger des vues littéraires ? Nous devons combattre ensemble, sans juger de la valeur de nos écrits.

Se rapprochant du spectre, décrivant du bout des doigts une courbe élégante qui brouilla un instant la chevelure éthérée de Jane, Mary concéda :

— Très bien, échangeons sur la lutte contre les démons. Comment comptez-vous les braver ? Vous leur ferez peur ? Mes mains vous traversent comme si vous n'existiez pas ! Croyez-vous que les démons s'embarrassent de terreur spectrale ? Ils vous riront au nez ! Quant à la vieille femme qui a frappé à ma porte, ses rides dégoûteront la vampire, mais c'est bien tout. Ce n'est pas une lutte que vous voulez mener, mais un combat perdu d'avance !

Les mots hargneux, la colère sincère… Jane n'aimait pas cet expédient, mais elle sentait qu'elle n'avait pas le choix. Elle dit simplement :

— Si vous nous aidez – si vous tenez parole – je vous offrirai la seule chose que je puis vous offrir. Vous pourrez dire adieu à votre époux. Je le guiderai du monde des morts à vous…

Un sourire tendre éclaira le visage de Jane. Elle avait enfin captivé l'attention de Mary.

4

Ann Radcliffe s'était réveillée gelée. Dans la cuisine vide, personne n'avait rallumé le feu éteint durant la nuit. L'écrivaine s'était redressée puis levée comme une machinerie rouillée. Dans l'entrée, sa malle l'attendait toujours. Près de son bagage, une femme de vingt-cinq ans, à la mine renfrognée et coiffée à la va-vite, attrapait un manteau dans une armoire.

— Nuccia ! hurla la jeune femme. Je serai de retour pour midi au plus tard et je partirai. Que tout soit prêt !

L'injonction s'adressait à la bonne, mais aussi à Ann Radcliffe. Le regard de Mary Shelley criait *allez au diable,* mais elle avait bel et bien changé d'avis : elle se préparait au combat.

Sur le seuil de la porte, Ann Radcliffe observa sa collègue romancière quitter la villa d'un pas décidé. Elle n'eut pas besoin de sentir la présence évanescente à ses côtés.

— Vous avez fait des merveilles, ma chère Jane, dit-elle au fantôme qui venait d'apparaître sur sa gauche.

— N'exagérons rien. J'ai avancé un argument, voilà tout.

Ann hocha la tête et referma la porte sur l'humidité du jardin.

Dans le hall, verdoyant et désert, elle commença à défaire sa malle à la recherche d'une tenue sèche.

— Je tiens à vous prévenir, précisa Jane. Mary Shelley nous accompagne à Venise dans le seul but de revoir son défunt époux.

— Quel est le rapport avec notre mission ? demanda Ann en faisant la moue devant une robe au satin humide.

— Je lui ai promis un dernier adieu à son mari, si elle nous aide. Aussi, vais-je m'attacher à chercher Percy Shelley dans l'au-delà. Je ne vous serai d'aucune utilité sur la route de Venise. Quand vous arriverez à destination, je vous retrouverai grâce à l'anneau de deuil. Je sais qu'il… ne vous réussit pas, mais conservez-le précieusement.

Ann Radcliffe donna un coup d'œil à son doigt – rougeur et gonflement… Mais l'idée d'être séparée de Jane lui était plus désagréable encore que tous les eczémas du monde.

Ann attrapa au milieu de ses affaires une robe d'intérieur odieusement grise et simple, les jupons assortis et son corset le plus léger. Ses vêtements jetés sur un bras, elle proposa à Jane Austen de la suivre à l'étage. Elle prit possession de la chambre de Mrs Hunt, puis s'occupa encore de récupérer de l'eau. Elle tira la porte derrière elle et fouilla quelques placards, où elle trouva des serviettes.

— Les manières génoises sont plus frustes que je ne le pensais ! commenta-t-elle en finissant sa toilette.

— Frustes ? *Parfaitement inconvenantes* serait plus juste ! précisa Jane Austen.

— Certes… S'il vous plaît, aidez-moi donc avec ces satanés lacets.

— Hélas…

Jane démontra rapidement que, malgré toute sa bonne volonté, elle ne pouvait rien pour le laçage dorsal du corset. Ses doigts traversaient les cordelettes, sans les retenir.

— Je ne vous cache pas que la réception de Mrs Shelley ne m'a pas fait bonne impression, continua Ann. Je doute qu'elle soit fiable, malgré votre habile stratagème. Si seulement vous restiez à mes côtés…

Pendant qu'Ann se saucissonnait difficilement dans son armature, Jane souffla d'une voix calme :

— Mais Mary a raison : je ne vous apporterai aucun secours, je ne peux même pas soulever un lacet…

— Votre amitié m'est précieuse en toute circonstance.

Le spectre posa ses mains inutiles sur les épaules de son amie, habillée dans un parfait désordre. Dans le miroir en face d'elles, leurs reflets étaient déterminés, et un peu inquiets.

Le reste de la matinée s'écoula en rangements et réflexions dans la villa Negrotto. Nuccia, la jeune et vilaine servante, s'avérait plus efficace que prévu, elle était aussi une bonne d'enfants des plus attentives. La tête bouclée de Percy Florence trottinait derrière elle et tous deux babillaient de concert. Ann et Jane observaient ces préparatifs avec curiosité, tant et si bien qu'un affreux doute envahit Jane. Elle chuchotait ses inquiétudes à l'oreille d'Ann lorsqu'un grand vacarme de roues et de sabots retentit.

— Nuccia ? appela Mary en rentrant. Mon cocher n'est pas patient : avez-vous ?...

La bonne montrait sa tête entre deux potiches fleuries, en haut de l'escalier, quand, au même instant, Ann, effarée, empoigna Mrs Shelley par le bras, comme s'il s'agissait d'une vulgaire voleuse.

— Madame, comptez-vous vraiment emmener votre fils avec nous à Venise ? demanda-t-elle.

— Ne me touchez pas ! répondit Mary en se dégageant d'un geste brusque. Oui, mon fils vient avec moi. Où voulez-vous qu'il soit si ce n'est avec sa mère ?

— Nous allons droit vers le Mal incarné ! Les enfants n'ont pas leur place dans…

— C'est bien dommage : vous vous passerez décidément de moi dans ce cas !

— Laissez-le à Nuccia, elle s'en occupe à merveille…

— Une bonne au service d'une autre famille ? Une bonne que je connais depuis deux mois à peine ? C'est bien là votre solution ?

Mary Shelley filait déjà dans l'escalier. Au pied des marches, Ann tenta une approche différente.

— Emmenez au moins Nuccia ! Elle verra du pays et pourra s'occuper de l'enfant lorsque nous serons *nous-mêmes* occupées ailleurs !

L'argument arrêta Mary dans sa progression forcenée. Elle jeta un œil courroucé à sa visiteuse. Lorsqu'elle mit le pied sur le palier, elle siffla :

— Nuccia, connaissez-vous Venise ?

Ann poussa un long soupir : cette Mary Shelley était une véritable furie...

Sous le regard critique d'Ann Radcliffe et d'un gros oiseau noir posé sur le toit, deux chevaux piaffaient au-devant de la voiture trouvée par Mary. La berline, sobre, proposait une cabine spacieuse. Le cocher, lui, était… disons… il était… curieux. Il portait une chaussure orthopédique au pied droit et boitait en traînant les malles. Les bras, les épaules et le torse semblaient solidement bâtis. Un bandeau barrait son visage agréable. Ann en déduisit qu'il était borgne et qu'il ne pouvait pas s'offrir un

onéreux œil de verre. Son iris unique, bleu gris, brillait d'une certaine intelligence, et de sous son chapeau dépassait une perruque grise, très démodée. Ce colifichet capillaire charmait l'écrivaine plus qu'elle ne l'aurait souhaité.

L'homme parlait italien avec Mary Shelley, Ann et Jane ne les comprenaient presque pas. Lorsqu'il aida Ann à monter en voiture, après Nuccia et Percy Florence, elle lui demanda son nom. Dans le dos du bonhomme, Mary gronda :

— Que vous importe son nom ? Appelez-le *cocher* !

L'homme se retourna vers sa patronne et abandonna Ann Radcliffe au milieu du marchepied. Curieuse, elle écouta la suite de la conversation murmurée et agacée. S'imaginant discrets, le cocher et Mary discutaient maintenant en anglais.

— Gardez ceci, disait-elle. Vous êtes là pour ça !

— Il faudrait savoir : je croyais que je devais être cocher !

— Vous serez ce dont j'aurai besoin ! Et cravachez ! Que l'on en finisse rapidement !

Mary tenait sous le nez du domestique, pendue au bout d'une chaîne, une boîte au métal joliment travaillé. L'homme souleva un pan de sa redingote noire et Ann y entrevit deux pistolets. Un cocher armé ? Un homme de main ! Un mercenaire ?… Il rangea la cassette en l'attachant à sa ceinture.

— Que cela soit la prunelle de vos yeux, est-ce clair ? recommanda Mary Shelley.

— Vous pouvez me faire confiance, cracha l'homme, amer.

— Je n'ai confiance en personne, souffla-t-elle. En vous, moins qu'en tout autre.

— Alors, pourquoi m'avoir convoqué à vos côtés ?

— Car je vous connais.

Le cocher conclut la conversation par un baise-main. Ann était horrifiée : la veuve avait-elle un amant ?

Il ne manquait plus que ça.

5

Nous irons au plus court, par les villages. Nous traverserons les Apennins de part en part pour gagner la plaine du Pô. Nous quitterons le Royaume de Sardaigne et nous passerons les frontières du duché de Parme, de Modène. Enfin, nous rentrerons en Lombardie-Vénétie et rejoindrons les îles de Venise par le bateau. »

Dans la berline, Mary décrivait le trajet comme un général d'armée la progression vers le front.

— Nous nous arrêterons impérativement à Mestre, l'interrompit Ann Radcliffe.

— Pourquoi cela ?

— Mme Leprince de Beaumont y a des alliés, dans un couvent, que nous devons avertir de notre présence. Voilà ce qui m'a été dit.

L'équipage sortait à peine de l'influence citadine que déjà, la route révélait ses pièges et ses dangers. Un bruit de tous les diables sur le bas-côté aiguisa la curiosité d'Ann. De sa fenêtre, elle aperçut un étrange spectacle : de grands gaillards balafrés étaient attaqués par un oiseau de proie particulièrement agressif. Mais le grand rapace noir tombait à pic, car les hommes qu'il malmenait caricaturaient outrancièrement les pires bandits de grand chemin. Occupés à se débattre avec un tourbillon d'ailes et de serres, ils étaient inoffensifs.

Le long de la via Monte Fasce, pour leur première halte, écrivaines, enfant, bonne et cocher s'installèrent dans un relais de poste simple, mais bondé. Les conversations en italien étaient bien trop animées pour qu'Ann les comprît. Mary lui expliqua la situation périlleuse à laquelle avait échappé un groupe de voyageurs :

— Ils ont été dépouillés par une bande de voyous endurcis. Nous avons eu de la chance de ne pas croiser ces brigands !

Les montagnes s'élevèrent rapidement. Dans les rues du petit

village d'Allegrezze, Percy Florence, les joues rosies par l'air limpide, galopait et sa mère lui courait après sans façon. Portant pour tout corset un gilet multicolore sur une chemise écrue, virevoltant dans une jupe fauve, Mary Shelley avait le charme d'une Tzigane. Ann marchait au bras de Nuccia, contemplant le clocher de l'église blanche sous le crépuscule radieux. La bonne se réjouissait :

— Mrs Shelley est heureuse depuis que vous êtes avec nous !

— Mais évidemment… répondit Ann, un sourire bienveillant sur le visage.

Nuccia était la créature la plus sotte qu'elle ait jamais rencontrée. De toute évidence, un noyau dur de tristesse ne quittait pas la jeune mère.

Un refuge sans prétention les accueillit pour la nuit. Le repas achevé, cernée par les montagnes et les ténèbres froides, Ann tentait de se réchauffer devant la cheminée où le feu crépitait doucement dans l'âtre, apaisant. Après avoir couché Percy Florence, Mary rejoignit la salle commune. Elle tira une chaise près du foyer et s'assit, les jupes relevées, à califourchon, le menton sur le dossier.

Ann Radcliffe souleva un sourcil.

— Ma posture vous déplaît ? demanda immédiatement Mary.

— Votre posture, votre vêture, votre attitude… ne me déplaisent pas, mais me rendent perplexe. Cependant, si vous forcez le trait pour me choquer, n'insistez pas. J'ai compris votre message.

— Ah bon ?

Mary sourit, amusée, pendant qu'une bûche craquait dans les flammes.

— Nous n'avons rien en commun, continua Ann. Une jeune femme de vingt-cinq ans à peine, enfant de philosophes, d'intellectuels, fréquentant la société la plus en vogue de son temps ! Et moi : une vieille dame, fille d'un mercier et épouse d'un éditeur… Ne protestez pas ! Nous sommes anglaises toutes deux : les conventions sociales ne sont jamais bien loin, même en matière de lutte contre le Mal, n'est-ce pas ?

— Vous vous trompez, murmura Mary. Je ne changerai pas

pour vous séduire, mais je ne tente pas de vous choquer. Nous ne savons rien l'une de l'autre, et nous devons affronter un monstre ensemble… Comment Mme Leprince de Beaumont a-t-elle pu penser qu'une alliance à l'aveuglette pourrait… fonctionner ?

— Notre commanditaire s'attendait sans doute à ce que nos convictions nous lient efficacement…

— Alors cette dame connaît fort peu l'esprit humain !

— C'est une Française : on ne peut pas trop lui en demander non plus.

Mary éclata de rire.

L'équipage quitta Allegrezze reposé.

Les routes de montagne déployaient leurs lacets. Mary ne cessait de vérifier auprès du cocher qu'il détenait toujours la boîte métallique confiée à ses soins lors du départ. Ann imaginait que cette dernière contenait une de ces drogues prisées par les jeunes gens ; de l'opium peut-être, qu'il fallait économiser le long du trajet… Ann *imaginait* toutes sortes de choses…

Petit à petit, l'altitude baissa, la plaine se dévidait, sans fin, sur l'horizon.

Un cheval perdit un fer et il fallut s'arrêter dans le premier village où exerçait un maréchal-ferrant. Pendant que le cocher s'occupait de l'animal, les dames s'attablèrent à l'auberge. Vêtues simplement, décoiffées par le voyage, Nuccia et Mary plaisantaient dans un italien léger devant Percy Florence qui mangeait comme un petit cochon. Ann, corsetée, satinée, décorée de bijoux, présentait tous les signes d'une riche bourgeoise. Un homme au visage tavelé et une femme au sourire édenté admiraient particulièrement son ras-de-cou en perles fines.

Après le repas, Nuccia demanda la permission de sortir quelques instants avec Percy Florence qui avait fini son gruau. L'enfant dans ses jupes, elle s'arrêta sur le seuil de l'auberge et joignit les mains. Elle priait, sous une tonnelle de glycine nue. Perché sur les plus épaisses branches de la liane, un oiseau noir l'écoutait.

— Ces pauvres femmes ne savent pas être discrètes. Tout-puissant, protégez-les…

Les voix du seigneur sont impénétrables, les croassements d'un

oiseau tout autant. Aussi peut-on les confondre, ce que fit Nuccia en quittant l'ombrage tordu pour se rendre chez le maréchal-ferrant, la petite main de Percy Florence dans la sienne.

Dans la salle de l'auberge, sous une lumière blanche et crue, Mary buvait un café noir en écoutant les leçons d'Ann Radcliffe :

— La victime d'un vampire pourra s'étioler des mois durant ou mourir en une nuit, semblant simplement assoupie. Ces êtres disposent d'un dard sur le bout de la langue, utilisé pour téter leurs proies. Certains préfèrent les aiguilles creuses pour cette… activité. Et ils changent la nature des lueurs : en leur présence, la lune, les flammes, brillent d'un vert infernal ! Cela leur donne alors une mine affreuse…

— Vous vous attachez aux détails importants… ricana Mary.

— Mais, c'est le comble du mauvais goût ! Ces créatures peuvent nous hanter pour l'éternité. Le faire avec élégance serait la moindre des choses ! asséna Ann. Un vampire peut être asservi s'il est vaincu...

À cet instant, une main lourde se posa sur la table, entre Ann et Mary.

6

Mesdames, s'il vous plaît, grommela une grosse voix. L'aumône, pour de pauvres voyageurs… »

Ann leva les yeux et découvrit un visage marqué par les traces d'une vilaine varicelle. Le quémandeur était accompagné d'une femme à l'expression sauvage et – bizarrerie – elle tenait dans ses mains un tisonnier.

— Nous n'avons rien à vous offrir, si ce n'est ces restes de gruau. Les souhaitez-vous ? proposa calmement Mary.

Une grimace anxieuse déforma le visage d'Ann quand le pique-feu s'abattit au milieu des tasses et des couverts.

— Bijou, argent, voilà ce qu'on veut.

La voleuse ne s'embarrassait pas des préliminaires de son compagnon.

Mary se baissa de côté, comme si elle ramassait quelque chose, puis elle planta une lame étincelante dans le bois de la table. Se relevant avec énergie, elle cracha :

— Vous n'aurez rien de tout ça !

— C'est la vieille qui est riche, toi, je te…

Un deuxième couteau jaillit des jupes de Mary qui tenta de l'utiliser en vain. La femme au tisonnier projeta l'écrivaine à terre dans un geste brusque et puissant. Mary lâcha son arme qui rebondit quelques pas plus loin. Aussitôt, le brigand profita du désordre pour accrocher d'une poigne brutale le collier de la *vieille*. Ann se saisit instinctivement de l'arme plantée dans la table et embrocha son agresseur. Il se mit à japper :

— La chienne ! Elle m'a tailladé l'épaule !

Au même instant, des hurlements retentirent dans toute la salle. Les clients s'émouvaient enfin de leur sort, pensa Ann. Hélas, elle se trompait, ils s'affolaient pour une autre raison. Des tables se retournaient, des assiettes et des chopes se fracassaient par terre, une panique terrible envahissait l'auberge. Derrière les brigands, un voile sombre courait sur le plafond et la clientèle se précipitait à l'extérieur en une foule compacte. Enragé, le brigand

tentait encore de dépouiller Ann de ses perles tandis qu'elle le lardait de coups de couteau. Dans le feu de l'action, il ne remarquait pas les fourmillements qui remontaient le long de son pantalon. Lorsque la voleuse affolée voulut récupérer son pique-feu, elle ne prit pas garde à l'éclat de chitine qui luisait sur le métal mat. Immédiatement, sa main fut envahie de mandibules. Toujours à terre, Mary se glaça d'effroi à la vue des ongles, des doigts, des poignets qui grouillaient d'araignées !

— Mesdames ! Fuyez !

À l'appel de Nuccia, Ann s'arracha à sa stupeur. Elle regarda enfin son agresseur dont le cou se recouvrait d'une lèpre articulée et velue. Pas de doute, la rixe pouvait attendre. Pendant qu'Ann se précipitait vers la sortie, Mary avait récupéré son deuxième couteau. Pourtant elle restait agenouillée, contemplant avec horreur la voleuse qui croulait sous l'assaut des arachnides.

— Mary Shelley ! Venez ! hurla Ann.

L'homme tavelé roulait à terre. Sa compagne se tordait dans de terribles cris. Les faucheuses, tégénaires et autres pholques les piquaient, les mastiquaient, les engloutissaient. La multitude arachnéenne poissait de gouttelettes de sang, la peau se déchirait lentement sous les mandibules.

— Pour l'amour de votre fils, sortez de là ! s'égosilla encore Ann.

Aiguillonnée par ces mots, la jeune mère se releva et s'échappa du flot de griffes et de chélicères.

À l'extérieur, le cocher revenait de l'écurie, tenant au mors le cheval fraîchement ferré.

— Cocher ! Nous partons ! Immédiatement ! ordonna Ann pendant que Mary rejoignait Nuccia et Percy Florence dans la berline.

— Mais je n'ai pas attelé le…

— Tant pis !

Ann ne s'embarrassait pas d'hésitation, l'urgence était de fuir. Les araignées envahissaient le seuil de l'auberge, gagnaient les glycines nues. Le cocher devait se satisfaire d'un attelage dissymétrique et prouver ses talents d'aurige dans ces conditions difficiles ! Elle attrapa les rênes de la bête soignée et demanda de l'aide pour se hisser.

— Madame monte à cru ? s'étonna le cocher.

— Ne me prenez pas pour une oie blanche ! Galopez à ma suite si vous le pouvez !

La cavalière talonna sa monture et s'échappa rapidement sur la route. Le cocher grimpa sur son banc et cravacha le cheval esseulé, la berline s'éloigna, brinquebalante. À l'intérieur, Nuccia cajolait Percy Florence tandis que Mary se penchait à la fenêtre pour découvrir une scène des plus répugnantes : devant l'auberge, un oiseau gigantesque se posait au milieu d'une mer d'araignées, et commençait à les manger.

Cette terrible halte semblait encore trop proche au bout d'une heure de route.

La voiture s'arrêta quand le cocher aperçut Ann sur le bas-côté. Mary s'apprêtait à se plaindre de cette pause lorsque la portière s'ouvrit sur la maîtresse du roman noir, échevelée, poussiéreuse et transpirante. Soulagées de se retrouver, les deux femmes décidèrent que le cocher s'occuperait de l'attelage pendant que Percy Florence goûterait à l'ombre d'un bosquet. Ann dressa un bilan amer des événements :

— Nous avons été attaquées par des vampires. L'araignée est leur incarnation préférée ! Venise nous envoie un message clair…

— Est-ce vraiment clair ? souffla Mary. Cette horde de créatures a arrêté nos agresseurs...

— En les dévorant ! Ces créatures nous auraient réduites à néant si nous n'avions pas fui ! Carmilla veut démontrer sa puissance, asséna Ann Radcliffe, sûre d'elle. Mais nous la contrerons par notre intelligence.

Mary Shelley eut un sourire en coin, la vieille dame qui chevauchait à cru et attaquait les brigands au couteau ne se laissait pas démonter facilement…

— Je dispose d'un don de double vue qui m'indique la présence des vampires, continuait-elle. Je ne sais pourquoi, tantôt, je n'ai rien *ressenti* à leur approche — mais je resterai sur mes gardes, croyez-le ! Nous devons identifier la domesticité de Carmilla, ces vassaux qu'elle contient et libère à sa guise. Les alliés de Mme Leprince de Beaumont nous y aideront. En éliminant ses domestiques, nous l'affaiblirons. Puis en supprimant son double

— ce serviteur particulier dont dispose tout vampire —, nous lui porterons un coup critique. Il faudra ensuite lui arracher le cœur et le brûler…

Mary soupira pendant qu'elle essuyait la bouche de Percy Florence, tout baveux et décoré de miettes.

— Une fois affaiblie, reprit Ann, je pourrais me charger seule de la monstresse, ne vous inquiétez pas. Vous serez libérée de toute obligation.

Dans le vent frais qui agitait le bosquet et grisait le ciel de la plaine, malgré ses douleurs lombaires ravivées par la chevauchée, le regard de Mrs. Radcliffe pétillait de détermination. Mary ne lui expliqua pas ses propres sentiments ni ne mentionna l'étrange nausée qui agitait ses entrailles, elle craignait de courir à sa perte.

7

L'**équipage** fit encore quelques haltes. À Carpi, Ann insista pour visiter le Castello dei Pio et la ville médiévale. Nuccia dut écouter une leçon d'histoire pendant que Mary et Percy Florence jouaient aux chevaliers, armés d'épées de bois offertes par Mrs Radcliffe. Une violente averse éclata au-dessus de leur tournoi et la troupe se replia dans une boutique.

— Vous êtes bonne bretteuse, ricana Ann à l'oreille de Mary qui remplissait un sachet de bonbons.

— Vous êtes bonne cavalière… Je comprends pourquoi vos récits d'aventures sont si vivants !

Chapeau trempé, ourlet de jupe et manches de veste humides, elles évoquaient l'écriture pour la première fois en flânant dans le petit magasin.

— Mes écrits vous manquent-ils ? gloussa Ann. Les cachiez-vous sous votre oreiller étant fillette ?

— N'exagérez pas !… Mon époux appréciait votre veine romanesque. Pourquoi avez-vous arrêté de publier ?

Ann expliqua sa situation. Elle avait écrit, car elle n'avait rien de mieux à faire. Sans enfants à élever, son mari l'encourageait dans cette voie… Et puis la lettre posthume de Mme Leprince de Beaumont lui indiquait qu'une mission capitale lui serait confiée. Elle l'attendit. Elle publia son *Italien ou le Confessionnal des Pénitents noirs*, posa la plume. L'envie d'écrire se tarit, le combat devint sa priorité.

— Je voulais me consacrer à la lutte contre le Mal. Je me suis finalement consacrée aux éditions de mon mari…

Mais Mary n'était plus attentive à ses propos. Une jeune femme rayonnante venait de rentrer dans la boutique.

— Une connaissance ? demanda Ann.

— Une… muse de mon époux. Rien d'important…

La conversation en resta là.

À Monsélice, Nuccia refusa tout net de grimper jusqu'au Castello Cini, prétextant que cela fatiguerait trop Percy Florence.

À l'approche de Venise, Mary vérifiait auprès du cocher, toujours plus fréquemment, la présence de la mystérieuse boîte métallique. Lorsque l'équipage atteint Mestre, non loin de la lagune vénitienne, l'après-midi fraîche tirait à sa fin. Le couvent où il fallait impérativement s'arrêter se situait au cœur de la ville. Son cloître de pierre blanche et de brique était vaste, ses deux chapelles parfaitement sereines, et ses occupantes radieuses.

Les sœurs des Saintes de la Nuit offrirent un bon accueil aux envoyées de Mme Leprince de Beaumont. L'une d'entre elles, âgée de moins de trente ans, se présenta :

— Je suis Sœur Rose. Je serai votre guide et votre appui, si besoin. Nous n'hébergeons pas d'hommes. Votre cocher devra dormir en ville. Les enfants sont les bienvenus…

Malgré son expression ineffable, ses mèches de cheveux presque blonds et ses joues rondes, Sœur Rose agaça Mary. Elle répugnait à se séparer de leur conducteur, et Ann craignait de deviner pourquoi. Cocher et boîte quittèrent donc Nuccia, Percy Florence et les deux écrivaines pour la nuit, après que Mary lui souffla :

— Nous irons à Venise dès demain matin. Venez aussi.

Il acquiesça comme un parfait conspirateur et se retira.

Le couvent se révéla très peuplé. La discipline conventuelle souffrait de quelques incartades, et des filles de tous âges pouffaient parfois comme des écervelées.

— Nous avons beaucoup de novices en ce moment, commenta Sœur Rose.

Après avoir pris possession de leur cellule, les voyageuses ne se reposèrent pas, car l'heure du repas approchait.

En essayant de gagner la salle à manger, les nouvelles arrivantes se perdirent jusque dans un jardin cloîtré où s'affairait une sœur solitaire.

— Excusez-nous, nous cherchons la salle commune… commença Mary.

Les traces de terre sur les joues de la nonne soulignaient la clarté frappante de ses yeux.

— Rebroussez chemin, et au lieu de prendre cette porte…

Perdue par les explications, Ann examinait plutôt le jardin de plantes médicinales et les bouquets aux pieds de la jeune femme.

Dans un italien hésitant, elle tenta :

— Êtes-vous apothicaire ?

— Oui, je suis responsable de la pharmacopée de l'officine.

Les trois voyageuses et l'enfant quittèrent la sœur en la remerciant. L'herboriste aux yeux clairs avait intrigué les écrivaines. Elles guettèrent sa venue au réfectoire, mais la nonne ne fit aucune apparition. Sans le vouloir, Sœur Rose leur en donna la raison en houspillant une jeune recrue :

— Vous oubliez votre devoir auprès de Sœur Élanlune. La quantité de potions à préparer est très importante ce soir…

La novice fit une révérence honteuse et disparut de la salle à manger.

Le repas s'acheva à l'heure des vêpres. Après l'office, Sœur Rose n'assista pas aux activités de ses coreligionnaires, elle invita Ann et Mary à l'accompagner dans la bibliothèque. Les reliures de nombreux ouvrages s'alignaient sur des rayonnages de bois brun, éclairés par trois candélabres scintillants.

— La vampire s'est installée à Venise au début de cette année, il y a un peu plus de dix mois, déclara Sœur Rose.

— Dix mois ? Mais nous n'avons été averties qu'en octobre ! s'exclama Ann.

— Venise est isolée. Carmilla y a planté ses racines discrètement. Puis les demoiselles sont venues nous trouver et nous ont conté le Mal qui infestait la ville. Nous leur offrons un refuge si elles ne veulent pas mourir vidées de leur sang ou se damner au service de la monstresse. Depuis quelque temps, nos novices arrivent délirantes, prisonnières d'un cauchemar. Elles affirment que la ville est malade.

— Comment cela ?

— La vampire distille une folie sombre… Il vous faudra être très vigilante.

— Bien sûr, mais quelles sont les informations : combien de vassaux servent Carmilla ? Son double apparaît-il souvent ? Dispose-t-elle de…

— Armando Agostini, que vous verrez demain, dispose de ces renseignements.

— Ne pouvez-vous pas nous dire si…

— Agostini est un homme prudent, il pense que notre

communauté pourrait avoir été compromise par des novices sous l'emprise à Carmilla. Aussi ne savons-nous que très peu de choses. Les Agostini servent les intérêts des Saintes de la Nuit depuis dix générations, nous avons toute confiance en leur dernier descendant. Et Sœur Renée, qui le surveille en sa demeure, nous confirme notre choix toutes les semaines. Il vous aidera à trouver Carmilla.

8

Le lendemain matin, les écrivaines se levèrent à l'aube. La jeune mère demanda aux sœurs de veiller sur son fils, car, malgré toutes leurs promesses, l'inquiétude maternelle happait Mary Shelley. Son angoisse palpable la retenait de partir, et seule la main d'Ann sur son épaule la força à abandonner le souffle tiède, les joues roses, les boucles soyeuses. Elle déposa un baiser sur le front de son enfant, puis le quitta, le cœur serré. Nuccia la regarda s'éloigner, les yeux encore froissés.

Sous les nuages roses et les rumeurs de la nuit, des éclats de lune trempés miroitaient dans les flaques. Drapée dans un manteau sombre, portant une capuche plutôt qu'une cornette, Sœur Rose monta avec ses invitées dans une petite charrette qui grinça tout le long de la route.

— N'ayez crainte, leur dit-elle lorsque les écrivaines embarquèrent sur le premier bateau joignant Venise, nous serons là pour vous apporter notre soutien.

Ann et Mary échangèrent un regard inquiet. Que serait l'aide d'un couvent face à un vampire séculaire comme Carmilla ?

Les deux écrivaines, seules passagères du vaisseau qui gagnait la Sérénissime, contemplèrent la silhouette d'or et de briques qui se coulait dans l'aube serpentine, irréelle. Elles débarquèrent sur les quais de la Fondamanta Santa Chiara, à l'embouchure du Grand Canal, au nord de la ville.

Le petit jour clapotait doucement sur l'eau. Les ombres des gondoles se serraient comme des chevaux à l'enclos sur des quais déserts.

— Prenons par les canaux, déclara Mary. Ce sera plus rapide.

Ann ne refusa pas, la fatigue du voyage lui pesait. Le mouvement obsédant de la rame et l'ondoiement de l'eau sur la coque lui seraient agréables.

Le seul gondolier présent dormait au bout de son embarcation, étrange échassier. Mary le réveilla pour réclamer ses services. Il sursauta mécaniquement, et invita d'un geste las les deux dames à

prendre place sur sa gondole.

Ni musique ni rire. Le léger bruit de l'eau contre les murs, le frottement de la rame sur le forcola… Pour une ville dont les fêtes légendaires attiraient toute l'Europe, Ann trouvait Venise très calme au petit matin. Cette quiétude ne lui plaisait pas.

— Vos couteaux sont-ils bien rangés ? chuchota-t-elle à Mary…

— Toujours attachés à mes bottines.

— Vous devriez en passer un à votre ceinture. Il sera plus accessible.

Mary jugea la suggestion intéressante et s'exécuta.

Le gondolier ne donnait aucune indication pittoresque sur les palais ou les églises. Mary s'en chargea, dans un but d'orientation, et énuméra au fil de l'eau les monuments : San Simeon di Piccolo, son portique à chapiteau grec et sa coupole verte, côté Santa Croce, le campanile de San Geremia e Lucia, côté Cannaregio.

— Il vous faut connaître les sestieri de Venise, pour vous orienter. Et surtout, n'oubliez pas qu'il existe un seul pont pour changer de rive, le Rialto. Nous tournerons avant.

Les dentelles des façades, les trèfles de marbre, les balcons aux tentures colorées se reflétaient sur les eaux dormantes, où seule circulait la gondole des écrivaines.

— Je ne ressens rien, souffla Ann pour elle-même.

Mary se pencha sur son épaule, se méfiant du gondolier qui pouvait aussi bien être à la solde de la vampire.

— Que dites-vous ?

— Vous savez que je dispose d'un don de double vue en matière de vampire, murmura Ann. Je les rêve, je les décèle, mais… ici, je ne ressens rien. Où est Carmilla, si je ne la *vois* pas ?

À cet instant, la gondole accosta au pied d'une petite volée de marches, dans un canal latéral, au niveau du campo Santi Apostoli. Mary avait indiqué l'église à leur batelier, car Armando Agostini résidait non loin de là.

Après avoir réglé leur course, les deux dames regardèrent le gondolier s'éloigner. Quand il eut disparu en tournant sur le Grand Canal, assurées de leur discrétion, elles se dirigèrent sur la place, à la recherche de la casa Agostini. L'allure conquérante de Mary rassurait Ann, soucieuse à l'idée de son don vacillant.

— Vous paraissez tout à fait prête à affronter le combat !

commenta Mrs Radcliffe.

— Ce n'est qu'une apparence. Revenir à Venise ne me plaît guère, mais plus la fin de cette aventure se rapproche, plus…

Mary ne termina pas sa phrase, elle n'en avait pas envie, et elle venait de trouver la porte de la casa recherchée.

Ann comprit les sentiments de la jeune femme, la défaite de Carmilla promettait un rendez-vous avec l'au-delà… Le poète avait laissé des non-dits, des regrets, et une absence brutale dans le cœur de sa veuve. Jusqu'ici, Ann s'était contentée des explications circonspectes de Jane, elle entrevoyait maintenant la réalité de Mary.

— Que font les domestiques ? Personne n'est là pour ouvrir ?

Mary s'impatientait devant la porte à laquelle elle avait déjà frappé plusieurs fois. Dans le silence de l'aurore, sous le campanile sévère de l'église, rien ne bougeait, ni sur le campo ni dans la maison…

— Ne pourriez-vous pas crier un peu ? Vous faisiez un raffut de tous les diables sous mes fenêtres quand vous êtes arrivée à Gênes. Malgré l'averse, je n'entendais que vous !

Ann haussa les épaules et s'apprêta à hurler quand la porte grinça enfin et dévoila un regard noir vibrant au cœur de sclérotiques rougies. Un petit homme sans grâce se tenait dans l'embrasure.

— Entrez ! Qu'attendez-vous ? Pressez-vous !

Ces quelques mots, prononcés en anglais, rassurèrent Ann quant à l'entretien à venir. Tout comme Mary, elle prit une grande goulée d'air frais avant de pénétrer dans la maison qui exhalait un parfum de viande pourrie et des relents d'excréments.

Homme entre deux âges, Agostini portait trois vestes, ses rares cheveux s'effilochaient sous trois bonnets, et du papier enrubannait ses chausses. Les odeurs douteuses se répandaient derrière lui pendant qu'il trottait vivement devant les deux écrivaines. À sa suite, les visiteuses empruntèrent l'escalier jusqu'au premier étage. La lumière jaunâtre tombant des fenêtres nimbait d'une dorure fantasmagorique les meubles encombrés, les tentures et les miroirs défraîchis.

— Mais ne traînez pas ! Allez !

Un brin agacée par ces manières, Ann entra la première dans

un grand salon où régnait une chaleur intenable. La pièce, au plancher grinçant sous des tapis épais et aux poutres très ligneuses, croulait sous les chandelles.

— Nous pouvons discuter ici, mais vite ! Nous aurons trop chaud très rapidement ! Je suis Armando Agostini. Je vais tout vous dire !

Les rougeoiements des bougies flottaient sur leur hôte comme des algues. Dans ce brasier, il semblait parfaitement fou. Sœur Renée, sa surveillante attitrée, ne l'avait sans doute pas remarqué…

— Pourquoi devons-nous parler *ici* ? demanda Ann afin de tester son interlocuteur.

— Des amatrices ! Mme Leprince de Beaumont m'envoie des amatrices ? La monstresse a assiégé la ville, ses émissaires sont partout ! Et leur approche corrompt le feu : il devient vert en leur présence ! Nous sommes donc en confiance, entre nous trois.

L'homme était peut-être dément, mais il connaissait son affaire. Pendant que Mary restait en retrait, non loin de la porte du salon, Ann entama la conversation :

— En effet, vos flammes sont respectablement dorées, cependant…

— Cependant ? Nous n'avons pas le temps pour les *cependant* ! L'aiguillon vampirique torture déjà la cité ! Venise court à sa ruine ! La damnation nous guette !

Face à tant d'optimisme, Ann eut un haut-le-cœur, Mary une grimace, et Armando Agostini, un rot.

— Cessez ces pitreries ! ordonna Ann. Vous êtes drogué ! Vos yeux vous trahissent, sans parler de votre état. Mais nous avons une mission, dites-nous ce que vous savez sur Carmilla ! Qui sont ses domestiques ?

— Personne ! Tout le monde !

— Des noms ! Des adresses ! Voilà ce que nous voulons ! s'agaça Mrs Radcliffe en avançant vers Agostini, qui tordait ses doigts, dans la plus grande agitation.

— Je pourrais vous en donner mille ! cracha le bonhomme.

— Nous ne voulons que ce qui est utile ! exigea Ann en s'avançant encore.

Un grincement – corde, poulie, mécanisme, métal – suivi d'un

craquement – bois, charnières, masse de chair. Quelque chose s'effondrait, coulissait… Mary n'eut pas le temps d'identifier la source du bruit, devant elle, Ann Radcliffe hurlait pendant qu'elle tombait. Le plancher s'était dérobé sous ses pieds.

L'ouverture d'une trappe avait fait apparaître un gouffre entre Mary et l'affreux Agostini, dont la mine oscillait entre excitation incoercible et satisfaction sereine.

— Traître ! s'écria Mary avant de se précipiter au bord de la trappe béante. Ann ! M'entendez-vous ?

Après un clapotis étouffé, un soupir plaintif s'éleva quelques mètres plus bas.

— Mary, faites attention à vous !

— Je vais…

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase, car une main passa devant son visage, et appliqua un linge humide sur son nez et sa bouche.

Après quelques brèves secousses, Mary Shelley s'effondra sur le plancher.

Tout autour d'elle, les chandelles brillaient vertes.

9

Mary surnageait à la surface de sa conscience.

Elle sentait autour d'elle des présences. Il y avait des ombres, et l'ourlet d'une robe rouge.

Agostini parlait dans un italien tour à tour implorant et coléreux. Le traître demandait ardemment à ce que sa prière soit exaucée :

— Je veux être vôtre ! Pour l'éternité !

Dans un battement de paupières, Mary distingua la silhouette en rouge. Une déesse brune, au visage hiératique, contemplait son esclave qui se contorsionnait et s'emportait.

— Je n'ai rien promis de tel.

La voix de la déesse résonna, profonde, autoritaire. Elle donna un ordre. Les chevilles et les poignets de Mary furent saisis et soulevés, sa tête roula en arrière et une violente nausée lui tordit l'estomac. Elle entrevoyait Agostini agenouillé au pied de celle qui refusait d'être sa reine.

— J'ai tout fait pour vous, j'ai trahi un engagement séculaire de ma famille. Je me suis perdu à vous aimer, je…

— Je vous en sais gré. Maintenant, disparaissez.

Un simple geste de la main, pour congédier le chien… Mais Agostini s'agrippa à la taille de sa déesse, à ses hanches, à l'étoffe de sa robe. Il fut repoussé violemment à terre.

— Disparaissez !

Mary ferma les yeux, une trombe de scintillements verts passa derrière ses paupières closes, étrange éclaboussure d'un soleil inconnu, puis les ténèbres l'emportèrent.

Lorsque Mary reprit conscience, sa langue et ses narines étaient sèches, ses sens, engourdis… Elle respirait douloureusement. La drogue qu'elle avait inhalée la maintenait dans un état d'hébétude floue. Elle ne percevait qu'une oscillation lente et un regard au brun profond qui pesait sur elle.

Mary crut reconnaître la femme en rouge qu'Agostini vénérait.

Carmilla…

Une averse glaciale s'abattit. Dans la vapeur d'argent, la vampire n'était que velours de sang qui glissait de ses épaules dans les canaux comme un rêve malsain. Ses lèvres rouges – pivoine humide, rose fanée – murmuraient un mécontentement amer. Son expression froide flottait sur l'eau verte, et les rubans de sa chevelure brune s'alourdissaient de pluie.

Bercée par le rythme lent de l'embarcation, noyée par la drogue, Mary crut rêver lorsqu'un oiseau se posa à côté d'elle et lui adressa un sourire angélique.

10

Ann Radcliffe avait tout d'abord senti le lent glissement du tapis défraîchi, la pente qui s'accentuait sous ses pieds l'avait surprise, puis effrayée. Elle avait crié, tout à coup saisie par des ténèbres humides dont le froid contrastait avec la chaleur des flammes.

Dans un bruit sec, la trappe s'était refermée au-dessus d'elle, la plongeant dans le noir. Provenant de la pièce chargée de bougies au-dessus d'elle, elle avait entendu des imprécations, des cris, des objets étaient tombés, des talons avaient claqué sur le plancher. Puis le silence.

Le tapis avait amorti sa chute dans une petite profondeur d'eau. Elle avait pu se relever aux prix d'efforts considérables. Elle marchait avec raideur, mais elle marchait. Elle grelottait, elle souffrait. Plus encore, elle était en colère. Elle maudissait Agostini tout autant que sa propre crédulité.

Dans un mur sombre, un trait de lumière blanche attira son attention, il dessinait la forme d'une porte. Le seuil était baigné d'eau, probablement celle d'un canal latéral. Ann essaya d'ouvrir les battants, en pure perte. À tâtons dans sa prison humide, elle tenta de distinguer autres choses que ce passage. La pâle lueur lui révéla des barques en cale moyennement sèche, des sacs de toiles de jute humides et pourrissants… Au fond de la pièce, elle crut discerner un petit escalier. Elle trébucha plusieurs fois avant de l'atteindre, car sous l'eau noire, des masses molles, gélatineuses, parsemaient le sol. Elle préférait ne pas les voir en détail. Elle monta enfin quatre marches et trouva une poignée dans un panneau de bois grossier. Elle essaya d'ouvrir, en pure perte, puis tambourina tant et plus.

— Si seulement cette fameuse Sœur Renée m'entendait…

C'était là son seul espoir. En pénétrant dans la maison, elle n'avait rencontré aucun domestique – et aucun domestique digne de ce nom n'aurait supporté le laisser-aller d'Agostini…

Personne n'accourut à son aide.

Une eau sale imprégnait ses jupes, la cave noire sentait plus mauvais que le propriétaire lui-même, savoir ce qu'il était advenu

de Mary Shelley était impossible…

— Jane Austen ! Évidemment !

La veille, après s'être entretenue avec Sœur Rose, Ann n'avait pas eu le courage d'appeler son amie, son épuisement l'avait envoyée au lit sans cérémonie. Aussi, fit-elle une rapide prière pour que Jane soit en mesure de l'entendre. Elle leva sa main à ses lèvres et murmura à son eczéma :

— Jane, j'ai besoin de vos lumières ! Nous sommes tombées dans un piège, je suis prisonnière et Mary est en danger… Jane ! Je vous en conjure, venez !

Mais rien ne vint.

Ann essaya d'ôter l'anneau de son doigt. L'humidité l'y aida.

— Ma chère, où que vous soyez, entendez ma prière. Nous avons besoin de vous.

Seuls les mouvements de l'eau lui répondirent. Elle finit par ouvrir le compartiment central de la bague et caressa du bout des doigts les cheveux tressés qui étaient sertis dans la fine rainure.

— Jane… Nous devions être trois…

À nouveau l'eau murmura, sa surface sombre parcourue d'un frisson. Pas d'apparition rayonnante, pas de sourire doux ou de paroles amicales… mais une direction dans le frisson aqueux…

— Un bateau !

Une embarcation troublait le clapotis en longeant l'arrière de la casa Agostini. Ann enfila en hâte l'anneau à son doigt. Quittant l'escalier, elle retraversa la pièce aussi vite que possible et tapa bruyamment sur la porte côté canal.

— À l'aide ! Au secours ! Je suis Ann Radcliffe et je suis retenue contre mon gré ! Si vous m'aidez, je vous récompenserai ! Je vous ferai anoblir !

— Mrs Radcliffe ?

De l'autre côté du battant, il y avait comme… la voix du cocher.

— Oui ! Oui, c'est bien moi. Est-ce notre cocher ?

— Oui !

— Soyez béni et défoncez cette porte ! Faites-moi sortir de là !

— Mais que faites-vous là-dedans ?

— Je prends un bain ! cria-t-elle, exaspérée.

Les premiers coups sonnèrent comme un crescendo

enthousiasmant. Ann encouragea son sauveur du seul vocabulaire italien dont elle était certaine :

— Fortissimo ! Staccato ! Vivace ! Vivace !

Mais ni le mouvement, ni les nuances, ni l'accentuation du meilleur opéra ne semblaient troubler la porte. Les efforts du cocher ne servaient à rien, la serrure tenait bon, les vantaux tenaient bon.

— Comment êtes-vous arrivée là ? demanda le cocher, pragmatique. Je prendrai le même chemin.

— L'entrée de la demeure donne sur la place de l'église, mais le propriétaire, Armando Agostini, est inféodé aux puissances du Mal, il a des trappes dans ses salons comme d'autres ont des guéridons !

— Agostini, sur le campo. Un salon et une trappe.

— Oui, un salon débordant de chandelles au premier étage.

— J'y vais de ce pas. Restez là !

Ann réprima son agacement, elle ne comptait aller nulle part.

11

Le cocher demanda à son gondolier de le déposer sur les marches au bas du petit campo Santi Apostoli. Sous les nuages humides d'une récente averse, la place luisait, déserte.

— Quelle Venise étonnante ! Moi qui croyais m'en souvenir…

Le cocher identifia aisément la maison qui lui avait parlé avec la voix d'Ann Radcliffe, la seule disposant d'un accès direct au canal. De plus, un indice non négligeable se perchait sur le toit de la deuxième demeure. Dans un équilibre précaire, un homme déambulait sur les tuiles, en hurlant :

— J'ai trahi les miens pour *elle* et *elle* m'a trahi, la traînée ! Elle a osé se moquer de moi ! Catin ! Succube !

La porte de la casa Agostini était entrouverte. Sans plus attendre, le cocher s'engouffra à l'intérieur en quête du salon chargé de chandelles et agrémenté d'une trappe. Des relents nauséabonds mêlés à un parfum âcre saturaient la grande entrée nimbée de poussière… Le cocher grimpa les escaliers en toute hâte, et découvrit une porte comme encadrée de feu. Il se précipita dessus et grogna sous la douleur. La poignée lui brûlait les doigts.

Derrière les doubles battants, la pièce crépitait et craquait. Les mille bougies étaient devenues un seul incendie, du sol au plafond. Candélabres renversés, chandelles éparpillées, une tempête ivre de colère et de puissance semblait s'être déchaînée dans la pièce ! Une fumée dense noyait le lustre de verre.

— Ann Radcliffe ! M'entendez-vous ? La maison est en feu !

Des cris étouffés parvinrent au cocher qui plissait un œil larmoyant pour distinguer la trappe. Refermée, celle-ci était à peine visible, mais il finit par identifier des charnières dans le plancher. Il se jeta sur le panneau de bois, essayant de l'enfoncer, de le forcer… sans succès. Quelque chose, au-dessous, empêchait toute ouverture violente.

— Foutu machin ! Il doit y avoir un mécanisme quelque part…

À ces mots, une quinte de toux lui déchira la poitrine. Des braises grésillaient sur son manteau et son chapeau, l'âpreté de la

fumée grattait sa gorge, ses paupières piquaient… Il ne fallait pas traîner.

Faisant fi du feu, il ouvrit des meubles, tâta des mains les tapisseries murales, renversa des fauteuils, cherchant un bouton, un manche, une poignée… Rien. Il se rabattit sur les fenêtres et leurs lourds rideaux qui pouvaient facilement dissimuler quelque chose…

— Fantastique !

Derrière les draperies roides d'un velours passé, un levier était fixé à un meuble droit et, en y regardant de plus près, le cocher aurait vu des découpes dans le plancher, où des câbles se faufilaient. Mais l'ingéniosité de l'appareillage ne l'intéressait pas pour le moment. Il baissa la manette avec plus d'effort que prévu. Un grincement retentit, suivi de bruits de bois, de métal, de poulies qui s'actionnaient…

La trappe s'ouvrit, en plein milieu des flammes.

Le cocher gagna le bord de l'abîme pour juger de la situation en dessous.

— Mrs Radcliffe ? Voyez-vous ma main ? Pouvez-vous l'attraper ?

Un non tonitruant lui parvint des ténèbres. Si la main était insaisissable, alors il fallait une corde, un drap, un…

— Je reviens !

De sa démarche de guingois, l'homme courut à la fenêtre la plus proche et tira furieusement sur un rideau encore intact. Ses attaches, fatiguées par les premiers assauts du feu, cédèrent dans une pluie de plâtre. Le cocher reprit la direction de la trappe. Soudain, un grondement sourd retentit, la fumée collée au plafond s'agita en remous chargés de braises. Le bruit ne cessait pas, des choses tombaient, s'écroulaient, glissaient…

— Qu'est-ce que ce tintamarre ? Cocher !

— Une partie du plafond s'effondre ! Attrapez ceci !

L'homme jeta le rideau dans l'ouverture, son œil toujours rivé sur l'éboulement de meubles et de poutres, où les flammes se reflétaient dans des miroirs brisés… Pour le cocher, ce feu n'était pas naturel, il avalait bien trop vite les boiseries humides et les stucs. S'il avait été mystique, il aurait mis sa main à couper que l'incendie venait directement des fournaises de l'enfer !

— Êtes-vous accrochée ? demanda-t-il d'une voix éraillée par la fumée.

— Oui !

— Je vais tirer !

Ann s'était arrimée correctement, mais sa robe et ses jupons trempés, conjugués au poids de la tenture, éprouvèrent les forces du cocher. Dans l'atmosphère étouffante, peu propice à l'exercice, il hissa la romancière hors de sa prison. Enfin, il vit une main apparaître, puis une autre, il continua à tirer, grommelant toutes sortes de jurons italiens. Lorsque Mrs Radcliffe fut remontée jusqu'à la taille, elle rampa avec une grande inélégance et se releva grâce à l'aide de son sauveteur. Ils se précipitèrent hors de la pièce en feu et reprirent leur souffle sur le palier.

— Vous êtes un homme providentiel ! s'exclama Ann. Je ferai mon possible pour que vous receviez un titre…

— Pas la peine ! Où est Mary Shelley ?

— Je ne sais pas. Avez-vous vu Agostini ? Il pourrait nous ?…

— Il délire sur le toit, il ne nous sera d'aucune aide.

— Nous devons fouiller ce que nous pouvons de cette maison ! Vite !

Le cocher acquiesça.

12

Se couvrant le nez de mouchoir ou de revers de veste, Ann et son sauveur quittèrent le foyer de l'incendie. Le cocher décréta qu'il fouillerait les étages, et chargea Ann du rez-de-chaussée, plus sûr.

Bureaux, salles de réception, couloirs. Rideaux, draps, tentures, armoires… L'homme ouvrait, tirait, soulevait, en hurlant :

— Mary Shelley ! Montrez-vous !

La fumée montait vers le toit, irritant les yeux, rendant la respiration malaisée. Les craquements des flammes résonnaient dans les paliers, s'étouffaient dans les boudoirs.

— Mary, pour l'amour du Ciel…

Dans une chambre reconvertie en débarras, le cocher déplaça meubles et cadres entassées, pour progresser vers un lit à baldaquin. Il ne remarqua pas tout de suite que les tableaux qu'il poussait sans ménagement représentaient tous la même femme. Une brune au regard profond, dont la grâce avait charmé le collectionneur… Les techniques et coups de pinceau variés trahissaient le nombre d'artistes qui s'étaient échinés à capter la beauté de cette créature. Agostini avait voulu se saisir de la moindre esquisse de ce visage… et avait accroché à la tête du lit le portrait qu'il avait jugé le meilleur...

Point de Mary dans les draps poussiéreux, au mieux des traces de fantasmes. Le cocher laissa le débarras et continua ses recherches, pendant que les poutres cédaient les unes après les autres dans la maison.

Pour sa part, Ann retournait le rez-de-chaussée, agitant les remugles de putréfaction. La buanderie et la lingerie étaient vides et elle identifia la porte à laquelle elle avait frappé sans succès, la seule fermée à clé. Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, un haut-le-cœur la saisit sans crier gare. Elle ne pensait pas respirer un parfum plus nauséabond ici que dans sa prison, pourtant…

Des mouches et moucherons tournoyaient dans la pièce. L'odeur semblait venir d'un placard dont les portes étaient retenues par une cordelette. Ann s'approcha, en apnée sous son mouchoir. Elle défit le nœud de la corde et le meuble s'ouvrit

immédiatement. Une masse grouillante s'en échappa pour lui tomber dans les bras. Son esprit effaça instantanément les asticots qui se tordaient aux coins des yeux.

L'embrassade du cadavre dura trop longtemps. Même la plus gothique des romancières ne pouvait résister.

Elle hurla.

Le cri résonna dans la maison. Le cocher bredouille accourut aussi vite que possible. Il réprima une violente envie de vomir à la vue de la lady aux prises avec un nid d'insectes habillé en bonne sœur.

— Débarrassez-vous de ça ! s'écria-t-il.

— J'essaie !

Ann prit son courage à deux mains et repoussa le cadavre. Elle recula en trébuchant et s'effondra dans les bras du cocher. Son cœur palpitait d'effroi, sa tête tournait…

— Je n'ai rien trouvé… Ou si, j'ai trouvé Sœur Renée !

— Qui ça ?

Mais les réponses attendraient ; un terrible fracas fit sursauter le cocher, qui entraîna Ann vers la sortie. Il n'était que trop temps : les flammes projetaient leur lumière à tous les étages maintenant… Malgré tous leurs efforts, Mary Shelley restait introuvable.

À l'extérieur, le silence de la ville choqua les deux compagnons ; l'incendie répandait son odeur dans tout le quartier, pourtant, rien ne bougeait, aucun Vénitien ne venait aux nouvelles. Sur la petite place déserte, seule s'entendait la logorrhée démente d'Armando Agostini, toujours perché sur le toit. Ann l'interpella sans ménagement :

— Vous avez trahi l'ordre des Saintes de la Nuit ! Rachetez-vous et dites-nous où est Mary Shelley !

— Les mains démoniaques sont douces comme des fleurs ! La splendide diablesse a tout emporté avec elle, ma vie, ma maison…

L'homme avait complètement perdu l'esprit.

— Où est Mary Shelley ? insista Ann. Libérez votre âme de la culpabilité, maintenant !

— Libérez-la vous-même ! Je suis prisonnier de Carmilla comme la ville entière, et elle m'a trompé !

Ann n'eut pas le temps d'en dire plus, Agostini s'envola du toit.

Il finit sa course sur les pavés, marionnette démantibulée gisant au milieu d'une éclaboussure de sang, épanouie autour de son crâne éclaté.

— Quelle horreur ! Quelle horreur !

Ann était hors d'elle. Le décès subit ou la flaque rouge mêlée de matière grise n'impressionnaient pas l'écrivaine. Leur ennemi détenait Mary, et aucune piste pour la retrouver n'existait. Ce constat – et lui seul – horrifiait Ann. Alors que le désespoir l'envahissait, elle monta sa main à sa bouche pour chuchoter une prière… Les mots s'étranglèrent au bord de ses lèvres.

— Non ! Non ! Jane !

À ses doigts, l'anneau de deuil avait disparu.

Elle avait égaré la bague dans la casa Agostini, en feu. Elle tenta de se précipiter dans la demeure, mais le cocher la retint de ses deux mains. Elle se débattit, l'homme resserra sa poigne.

— Quoi que vous croyiez avoir perdu là-dedans, c'est la vie que perdrez si vous y retournez ! asséna-t-il.

Ann avait perdu Mary Shelley. Ann avait perdu Jane Austen. Elle était seule avec un cocher boiteux et borgne. Elle voulut s'évanouir, mais elle n'y parvint pas.

13

Mary s'éveilla dans un lit très blanc sous un dais de brocart or et bleu.

Une fraîcheur tendre roulait sur ses joues, un courant d'air léger caressait ses pieds nus… Lorsqu'elle sentit un mouvement à ses côtés, elle sursauta, mais une main gracieuse lui fit signe de s'apaiser.

— N'ayez crainte, vous êtes en lieu sûr, chuchota une voix douce.

Mary tourna la tête vers ce timbre charmant et découvrit une silhouette délicate, un visage de porcelaine.

La jeune femme n'avait pas plus de dix-huit ans. Elle contemplait Mary avec un sourire amusé, mais bienveillant.

L'écrivaine mit quelques instants à retrouver ses esprits. Puis elle demanda, ses mots trébuchant dans sa gorge encore pâteuse de drogue :

— Qu'est-il arrivé ? Qui êtes-vous ?

— Je manque à tous mes devoirs, je m'appelle Lila.

Lila San Marco était un ange, à tout point de vue. Elle expliqua que, dans la matinée, après une nuit de fête, sa gondole avait heurté un canot dérivant à l'entrée d'un étroit rio latéral. Quel ne fut pas l'effroi de son gondolier ! Quel ne fut pas celui de sa dame de compagnie et le sien quand elles découvrirent le corps inconscient d'une femme, allongée là, seule dans la coquille de la barque !

— À qui ai-je eu l'honneur de porter secours ? demanda finalement Lila.

— À Mary Shelley, lui répondit l'écrivaine.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent :

— Comme le célèbre poète ?

— Oui… J'ai été droguée, balbutia Mary. Je… j'ai été enlevée… Ann ! Qu'est-il advenu d'Ann ? Y avait-il une autre dame avec moi ?

— Non, vous étiez seule.

Ces mots étaient si doux que la terreur sembla hésiter avant de saisir Mary.

— Il me faut retourner à la casa Agostini, à côté de Santi Apostoli ! Immédiatement !

Elle se redressa avec la ferme intention de sortir du lit, mais elle mit à peine un pied par terre qu'un violent vertige l'arrêta tout net.

— Il faut vous reposer. Vous êtes encore très faible, constata Lila en prenant Mary dans ses bras.

Les tentures bleu et or tournaient, les draps tournaient, le plancher et les tapis tournaient.

Mary se rallongea. Impossible de porter secours à qui que ce soit, elle en tapa rageusement du poing sur le matelas. Elle ne pouvait se fier qu'à l'inconnue qui caressait d'une main apaisante son front moite.

— Si vous le souhaitez, hasarda Lila, je peux envoyer ma dame de compagnie aux nouvelles…

Mary jeta un coup d'œil étonné à la demoiselle qui proposait de l'aider. Elle regretta immédiatement son mouvement trop brusque qui lui arracha un grognement. Le monde tanguait à nouveau !

— Merci, souffla-t-elle, j'accepte votre offre… Lila, depuis combien de temps suis-je ici ?

— Quelques heures. L'après-midi ne fait que commencer. Reposez-vous…

Un sourire rose. Un charme étincelant.

Ses joues fraîches, sa chevelure noire et son regard profond… Son parfum entêtant.

Sa bienfaitrice était splendide, tout comme la femme en rouge.

À cette réflexion, un frisson parcourut l'échine de Mary.

— Vous êtes un ange, souffla-t-elle pour masquer son trouble.

Lila San Marco pouvait tout aussi bien être Carmilla elle-même.

14

Il faut nous séparer, déclara le cocher à Ann. Je vais fouiller la ville à la recherche de Mary Shelley. Vous, retournez au couvent… »

Mrs Radcliffe estima l'homme bien trop directif, mais le bougre avait raison, c'était les meilleures choses à faire. Ann décida donc de mettre le cocher dans la maigre confidence au sujet de Carmilla : vampire, araignée, vert, vassaux et séduction…

— Selon Agostini, précisa-t-elle, toute la ville est sous l'emprise de ce monstre. Soyez très prudent !

— Si tel est le cas, j'irai à pied. Je n'ai pas aimé mon gondolier ce matin. Il était…

— Mécanique ?

En s'éloignant du cadavre du traître, le cocher évoqua les portraits vus dans le débarras. Les toiles représentaient certainement Carmilla, une brune aux yeux noirs. Une quinte de toux inextinguible s'empara d'Ann.

— Rentrez rapidement au couvent, ordonna-t-il. Faites-vous soigner !

— Je sais m'occuper de ma santé, merci bien ! s'agaça la quinquagénaire. Où nous retrouverons-nous ?

— Caffè Florian, place Saint-Marc ? L'endroit est correct.

— Très bien. J'y serai en soirée.

— Rejoignez le Rialto en descendant au sud, puis remontez à l'embouchure du Grand Canal par San Polo et Santa Croce.

Ann acquiesça et ils se séparèrent. Cette fois, elle était vraiment seule.

Le ciel déchiré entre gris et bleu plombait au-dessus des toits de tuiles. Au pied des maisons, le vert trop vif des algues et mousses regorgeait d'humidité. Les nuages de pierre, les balcons boisés et les feuillets de marbre flottaient dans un silence étouffant.

Aucune boutique, aucun café n'ouvrait, aucun Vénitien ne flânait dans les rues. Aux fenêtres, seuls les regards de chats étiques apparaissaient parfois. Midi était passé et la Sérénissime

restait assoupie, comme une belle au bois dormant oubliée par tous ses princes.

— Comment Carmilla a-t-elle fait pour éteindre la ville ? se murmura Ann Radcliffe pendant qu'elle apercevait enfin la silhouette du Rialto.

Rigide dans sa grâce géométrique, le pont couvert était désert. Les eaux miroitantes du Grand Canal se déroulaient en un large ruban que seule la brise troublait. Ann se remit à tousser. Un froid glacial étreignait sa poitrine ; elle ne contempla pas plus longtemps l'artère maritime, elle traversa le Rialto et s'enfonça dans le sestiere de San Polo.

De l'autre côté de la rive, il n'y avait pas plus de bruit, d'agitation ou d'allées et venues.

— Je m'en vais expliquer ma façon de penser à ces bonnes sœurs qui ne savent rien de l'état de cette ville !... Oh ! Jane ! Si vous étiez là, je me sentirais moins folle à parler seule dans des rues vides !

Emportée par sa propre colère, Ann marcha au petit bonheur la chance. Elle avait quitté San Polo – ce dont elle ne se doutait pas – et s'égarait dans Santa Croce – ce dont elle n'avait aucune idée. Au détour d'une placette, elle fut surprise de pénétrer dans une rue dorée.

Prudente, elle avança lentement.

La rue brillait comme un chœur de chapelle envahi de cierges. Des bougies illuminaient de petits autels discrets accrochés aux murs, des bougies brûlaient aux fenêtres et au pied des maisons… La cire formait des stalactites graisseuses, les flammes dansaient dans les courants d'air et l'atmosphère sentait l'incendie à plein nez. *Encore*.

— Agostini prétendait débusquer les vampires avec ses chandelles, chuchota Ann. Soit quelqu'un cherche à se protéger, soit c'est un autre piège…

Elle choisit l'hypothèse la plus optimiste.

— Que l'on se montre, s'il y a quelqu'un !… Allons ! Du courage !

Une première porte s'ouvrit, suivie d'une deuxième. Des croisées dans les étages grincèrent… Bientôt, toute la rue fut peuplée de silhouettes frêles et de mines coléreuses, des regards

sévères se braquaient sur Ann Radcliffe, avec une attitude de défi. Une voix de fausset cria dans un italien simple :

— Va-t'en, vampire !

Une horde d'enfants encerclait Ann. Effrayée, elle conserva néanmoins son calme très anglais.

— Mes chers petits, commença-t-elle dans son italien chaotique, vous vous trompez. Les bougies ne brillent pas vertes. Je ne suis donc pas une vampire.

Son ton docte, sa stature maternelle – quoiqu'elle n'eut aucun enfant de sa chair – et sa robe trempée lui conféraient une aura de respectabilité. Aussi, un des enfants s'avança, un garçon à la peau dorée, aux cheveux châtain décoiffés. Âgé de treize ans environ, son regard pétillait d'une vive intelligence.

— Ça brille pas vert, dit-il de sa voix trop aiguë, mais ça veut pas dire que vous n'êtes pas de la clique !

Ann comprit, approximativement, que le garçon restait sur la défensive. Elle déclara donc honnêtement ses intentions :

— Je suis venue ici pour combattre Carmilla. Mais… j'aurais besoin de me reposer un peu, de manger, et de me réchauffer dans des vêtements secs. Pouvez-vous m'aider ?

— Hum… Manger ? Vous cuisinez, par hasard ? Je vous offre des vêtements et un feu de cheminée si vous faites à manger.

Pas de doute, l'enfant savait négocier. Ann le comprit et accepta ses conditions.

15

Entourée d'enfants de tous âges, Ann gagna une mercerie au bout de la rue. En faisant tourner la grosse clé dans la serrure, le négociateur, qui s'appelait Olpho, expliqua qu'il n'y avait plus grand monde dans les parages pour cuisiner de vrais repas. Son père faisait le gondolier pour la vampire, et sa mère…

Dans la boutique, entre deux meubles à tiroirs remplis de rubans et de bobines de fil, une femme en robe noire était assise sur une chaise, ses mains immobiles tenant encore des haricots à équeuter au-dessus d'un panier posé sur ses genoux.

Mécanique humaine, figée dans le temps.

La mère d'Olpho souffrait-elle d'emprise vampirique forte ? En d'autres termes, s'agissait-il d'une domestique de Carmilla, une de ces créatures qui se dédoublent et peuvent se fondre à leur maître ? Ann s'approcha de la pauvre femme et distingua un souffle ténu sur ses lèvres. Elle questionna l'enfant :

— Plus aucune activité ? Rien ?

— Une fois, elle a sursauté. Elle a fait tomber le panier de haricots, elle a tout ramassé et une cliente est arrivée. Elle a vendu des rubans. Je lui ai crié dessus après. J'ai dit : « tu préfères vendre tes cochonneries plutôt que me faire à manger », mais elle s'était déjà rassise et…

L'enfant hocha la tête, triste. Ann eut un pincement au cœur. Pour en terminer avec ce sinistre spectacle, elle demanda avec chaleur :

— Jeune homme, où est votre cuisine ?

Pendant qu'une tambouille de fortune mijotait, Ann ressassait le début de la journée. Chasser des vampires et être trahie par un vaurien dès l'aurore. Passer la matinée à fouiller un incendie. Recevoir un traître sur la tête… En début d'après-midi, cuisiner pour une trentaine d'enfants affamés…

Elle profita de la cuisson pour s'octroyer un brin de toilette et se changer. La mère d'Olpho avait le bon goût de faire à peu près sa taille, elle choisit sa robe du dimanche, simple et, surtout, sèche. En se déshabillant, Ann aperçut des ecchymoses dues à sa

chute. Son corps entier souffrait, seule la gravité de la situation la forçait à tenir debout. Un froid persistant creusait sa poitrine pendant qu'elle boutonnait le corsage d'emprunt. Elle tenta de se réchauffer en revenant aux fourneaux. Puis elle entreprit de nourrir les plus petits de ses hôtes ; leur appétit lui offrit une distraction agréable. Elle reprit du poil de la bête et questionna Olpho sur l'état de la ville.

— Carmilla est là depuis février, expliqua l'enfant. Je l'ai vue moi-même sortir du Grand Canal comme si de rien n'était. Elle allait sur l'eau, couchée sur le dos, et l'instant d'après, elle grimpait sur le quai. Une femme à la face sévère et une autre, vilaine comme un pou, sont apparues à ses côtés. Ça a commencé comme ça.

La barrière de la langue tombait grâce aux mots simples de l'enfant, et si Ann ne comprenait pas tout, elle se représentait sans mal l'avancée de Carmilla dans la société vénitienne.

Sous des façades de fêtes et de jeux perpétuels, la ville ruminait après les entreprises napoléoniennes, on regardait d'un œil dubitatif les chantiers autrichiens. Les plus malins, comme ces parvenus de San Marco, pactisaient avec Vienne.

— Les San Marco ne sont que des coquins ! râlait Olpho. Ils ne sont même pas vraiment vénitiens !

Carmilla fut présentée à la bonne société pour la première fois chez eux.

Une soirée décadente sur l'île de la Giudecca. Trois orchestres, des feux de Bengale et des fontaines de vins, des odes déclamées jusqu'aux confins de la nuit, des cracheurs de feu et des danseuses d'Orient… La débauche de l'argent.

Carmilla virevoltait parmi des militaires et des diplomates enivrés. Fleur de pavot dans le vent, elle charmait d'un regard ou d'une remarque piquante. Sa taille fine et ses mains gracieuses passaient d'un danseur à une danseuse sans attendre.

Puis le scandale arriva. Olpho tenait l'information d'un de ses compères, qui servait à cette fête les mets les plus fins et les alcools les plus lourds.

Un groupe de jeunes gens, éméchés et ravis, riait grassement et sans discrétion. L'étoile de la soirée, trop vieille à leurs yeux, sentait le renfermé ! Qui était donc cette femme qu'on ne

connaissait point ? Une riche veuve ? Une matrone égarée dans une soirée mondaine ? Les jouvenceaux ricanaient en qualifiant Carmilla de vin tournant au vinaigre.

La jeunesse est impitoyable.

Pourtant, une demoiselle prit sa défense en déclarant que « *L'âge n'est pas un mal, c'est un épanouissement* », on lui rit au nez. Elle s'écarta en compagnie d'une Carmilla prête à provoquer en duel ses détracteurs et lui chuchota son réconfort en la serrant dans ses bras. La colère de la dame raillée sembla refluer, mais un mauvais sourire déforma ses lèvres parfaites, et le lendemain, la ville commença à s'éteindre. Au fil des mois, les corps des jeunes gens qui s'étaient moqués émaillèrent les eaux de plus en plus calmes de la ville.

Carmilla ne pardonne pas. Carmilla saigne ceux qui lui résistent. Carmilla séduit les autres et les saigne aussi. Plus lentement. Sous son baiser, les dames s'étiolent et leurs époux ne s'en émeuvent pas, trop heureux de recevoir la vampire à leur table. Lorsqu'elle n'a plus besoin d'eux, elle les endort, aidée par une sorte d'ombre noire faite de plumes qui la suit partout…

— Elle aurait un allié ?

— Oui, un homme qui change d'apparence. Il peut s'envoler. On l'a vu faire ! C'est vrai ! Et à tous les deux, ils manipulent les habitants comme des marionnettes. Certains font le pied de grue sur les gondoles, d'autres nettoient les canaux… Ils travaillent… comme les roues d'un moulin.

— J'ai vu ça.

— La ville entière est sous sa domination. Elle ne l'éveille que quand ça lui chante !

— Mais, et vous ? demanda Ann en coupant du pain rassis. Vous êtes bel et bien conscients…

— Carmilla se fiche de notre présence. Tant qu'on ne la dérange pas, elle nous laisse en paix – c'est ce qu'elle a dit à un ami… Si on l'ennuie, elle nous noiera. Voilà.

— C'est très rassurant.

Ann avala une cuillère de son ragoût au détriment d'un bambin qui cria devant cette privation.

— Pourquoi êtes-vous restés en ville ? demanda-t-elle.

— Eh bien, qui se serait occupé de maman ?

Des plus petits aux plus grands, les enfants présentèrent la même expression à cet instant : « *c'est évident non ?* » Ils voulaient protéger leur famille.

Esseulée, trahie, perdue, Ann se sentit néanmoins plus combative que jamais. Elle déclara :

— Mes chers enfants, je suis ici pour sauver votre cité. Pour ce faire, je dois regagner Mestre. J'y trouverai de l'aide et vous y aurez un abri. Je promets de libérer vos parents.

16

Au cœur du feu et de l'eau croupie, émergeant du linceul de l'au-delà, une lueur faite femme apparut dans l'entrepôt de la casa Agostini. Au même moment, un grognement de bois et de plâtre roula dans les étages. Poutres, planchers, meubles s'effondrèrent sur Jane Austen.

Sous la pluie de décombres, dans un grand souffle de braises, elle hurla :

— Ann Radcliffe ! Où êtes-vous ?

Son cri se perdit dans la carcasse brûlée de la maison.

Jane imagina le pire puis se ravisa, car si Ann Radcliffe était décédée, son âme errerait là, ne sachant que faire ; il fallait du temps pour admettre sa condition de spectre. Cette perspective lui redonna espoir. Elle quitta les ruines de la casa Agostini et constata avec horreur que l'incendie avait gagné la demeure voisine. Des hommes aux mouvements lents et inefficaces jetaient de l'eau au hasard sur les façades… Regards vides. Automatismes de leurs gestes.

— Qu'est-ce que tout cela ? Ann, où êtes-vous ? Si je suis ici, c'est que l'anneau y est… Ann !…

Aucune réponse.

Pour honorer sa promesse, Jane s'était considérablement éloignée de l'anneau de deuil. Elle avait parcouru l'au-delà à la recherche de Percy Bysshe Shelley, sans succès jusqu'ici. L'appel à l'aide d'Ann Radcliffe lui était parvenu d'aussi loin que l'éclat d'une étoile – et aussi lentement. Elle arrivait bien trop tard, mais elle n'allait pas abandonner son amie ni Mary Shelley, dans une ville où les incendies se propageaient sans effrayer quiconque. Des ruines en feu avaient enseveli l'anneau de deuil ? Une part d'elle-même s'attachait encore à cette relique, un puissant sortilège et une nostalgie prégnante la liaient à l'objet… Mais sa détermination écrasait ces obstacles. L'anneau lui permettait de trouver Ann facilement. S'il fallait s'en passer, elle le ferait !

Une vue en hauteur lui offrirait peut-être quelques indices sur la situation – tout au moins sur la géographie de la ville. Le

campanile de Santi Apostoli proposait un promontoire idéal.

Elle disparut du campo et réapparut sous les cloches de la tour de briques. De là, elle chercha des signes de désordres, d'autres incendies, des cris peut-être… Rien ne troublait l'horizon ; au sud, se découpaient simplement les coupoles d'une basilique.

— Saint-Marc…

Sous les éclaircies fraîches, les célèbres courbes se coloraient d'une étrange teinte trouble. Une grimace déforma le visage impassible du spectre.

En quelques apparitions-disparitions successives, elle atteignit la place Saint-Marc, parsemée de pigeons qui s'envolèrent à tire-d'aile lorsque le spectre s'avança parmi eux, les yeux rivés sur la silhouette monumentale de l'édifice.

Les mosaïques d'or, les statues brodant les toits, les renflements des coupoles, les chevaux de bronze et le lion d'or se nimbaient de jade et d'émeraude, de céladon et de printemps. Jane contemplait, émerveillée et horrifiée, le flamboiement vert qui grésillait, lorsque, sur le seuil d'une arche monumentale, apparut une silhouette grenat. La lumière verdoyante caressait une lourde chevelure brune, qui ondulait, libre de toute entrave, sur une veste de drap écarlate. La femme en rouge avançait avec une démarche aussi serpentine que fauve.

La silhouette s'arrêta et ses yeux sombres s'enfoncèrent dans l'âme de Jane. L'écrivaine cilla en soufflant :

— La vampire…

Un joli sourire éclaira le visage de Carmilla.

— La morte… dit-elle à l'attention de Jane.

Un immense oiseau noir se dessina alors dans les cieux. Des serres coupantes et des ailes furieuses s'abattirent sur Jane qui ne put que disparaître pour se protéger de cette bête enragée. Une fois repliée sous le voile de l'au-delà, elle découvrit avec amertume des griffures profondes qui lacéraient ses bras.

Bien qu'immatérielle, elle avait été blessée…

Venise inconsciente ? Ann et Mary perdues ? Carmilla maîtresse de Saint-Marc et à ses côtés un volatile capable de déchirer des âmes ?

Jane n'était pas d'humeur à s'interroger longuement. La mission de la ligue changeait d'envergure, quelqu'un devait bien

en savoir quelque chose ! Jane se lança sur les sentiers de l'au-delà, la colère irradiant tout son corps.

— Mme Leprince de Beaumont, il nous faut parler…

17

Pendant qu'Ann s'occupait des enfants et toussait de plus en plus, pendant que Jane partait confronter sa commanditaire, le cocher mettait Venise sens dessus dessous.

Au-dessus de lui, des ailes noires le couvraient parfois de leur ombre, mais il n'y prêtait pas attention. De son seul œil bleu-gris, il jetait des regards inquiets à la ville morte. Un goût de désastre envahissait sa bouche. Et Mary Shelley restait introuvable.

Puis un phénomène étrange se produisit. L'oiseau noir se posait sur un toit, croassant bruyamment quand des étincelles de lumière illuminèrent les vitrines d'une étroite ruelle. Au même instant, une jeune femme, couverte d'un élégant manteau bleu, entrait dans le passage. Une expression douce comme une sucrerie flottait dans le brun de ses yeux. Aussi fraîche que l'aurore, elle paraissait tout à fait à son aise dans la ville éteinte.

À son approche, le cocher se cacha sous un porche.

— Une vassale de Carmilla ! se dit-il.

Elle était accompagnée d'un domestique en livrée, qui portait pour elle une ombrelle inutile. L'homme, quoique fruste, n'avait rien de mécanique. Le cocher observa les deux silhouettes rentrer dans une chapellerie. Il se demanda comment réagirait la demoiselle face à la commerçante – certainement inconsciente, comme le reste de la ville. Il s'approcha de la vitrine en silence, constata avec surprise que la chapelière, réveillée et souriante, saluait aussi gracieusement que possible. À l'exception d'une mine un peu fatiguée, elle ne présentait aucun signe d'une emprise vampirique.

À l'intérieur de l'échoppe, on discutait chiffon, on essayait des chapeaux… Rien que de très normal. La jeune femme tournait sur elle-même devant les miroirs pour vérifier les effets des rubans. Elle bavardait avec entrain et la commerçante éclata de rire une ou deux fois.

Pendant que la modiste faisait des affaires, la boutique voisine, qui proposait des dentelles et du tissu, s'allumait à son tour. Le cocher, surpris d'entendre une clochette sonner à côté de lui,

sursauta. Un homme en bras de chemise s'étirait tranquillement sur le pas de sa porte, une pipe au bec. Il commenta sans conviction :

— Beau temps pour la saison.

— … Oui…

Le cocher abasourdi resta immobile une bonne minute et gêna le passage de la demoiselle alors qu'elle quittait la chapellerie.

— Pardon, Monsieur, lui susurra une voix affreusement suave.

— Je vous prie de m'excuser…

Balbutiant, il s'effaça pour laisser passer Lila et son domestique qui portait maintenant deux boîtes à chapeaux en plus de l'ombrelle.

— Francesco, vous êtes ouvert !

— Mais bien sûr, Signorina San Marco ! Que souhaitez-vous aujourd'hui ?

— Mon père prévoit de retourner à Vienne pour la nativité, il me faut des tenues adaptées.

— Évidemment ! J'ai reçu de très belles étoffes tout récemment…

La jeune cliente et le marchand disparurent dans la boutique, suivis du domestique.

Le cocher retrouva lentement ses esprits. Il se jeta à l'intérieur de la chapellerie, juste à temps pour assister à un spectacle étrange. Après avoir éteint une lampe qui éclairait ses confections, la modiste s'asseyait sur une chaise aux pieds de travers. Ses gestes lui donnaient un aspect de mécanique rouillée, elle croisa ses mains sur ses cuisses et ne bougea plus, ignorant totalement la présence de son visiteur. Une mouche se posa sur son front, elle ne la chassa pas. L'insecte trotta sur la peau légèrement ridée, puis repartit.

Dans le sillage de Mademoiselle San Marco, la vie avait quitté la boutique. Elle désirait des tissus ? Un marchand ouvrait ses portes à son arrivée…

— Qu'est-ce que ce sortilège !

Le cocher ressortit de la chapellerie et entreprit de suivre la jeune femme. Sur ses pas, il demanderait des renseignements au sujet de Mary, de la vampire. Il ne souhaitait pas parler directement à la demoiselle, il ignorait si elle servait Carmilla ou

non. Hélas, la vie qu'elle éveillait chez les Vénitiens les désertait dès qu'elle s'éloignait d'eux, et les informations s'évanouissaient au bord de leurs lèvres qui se scellaient.

L'après-midi tirait à sa fin lorsque le cocher abandonna sa filature et reprit ses recherches de façon plus brutale, pénétrant dans des palais sans y être invité, retournant des entrepôts et fouillant des boudoirs… sans succès.

La nuit tombait lorsqu'il entra sur la place Saint-Marc.

— Pourquoi pas ? se demanda-t-il à voix haute en fixant le palais des Doges.

Alors qu'il finissait de formuler cette pensée, une ombre imposante hurla au-dessus de lui, il leva les yeux. Au même instant, une paire de mains l'empoigna par les épaules, une violente poussée le projeta à terre. La tête douloureuse, à demi relevé sur un coude, il se retourna. Devant lui, un Vénitien gigantesque le regardait comme une mouche sur un gigot.

Il fallut se battre.

18

Il est aisé de voyager vite et loin dans l'au-delà, pour peu que l'on connaisse l'endroit où l'on désire aller. Or, Jane Austen savait parfaitement où trouver sa commanditaire. Elle s'était rendue en un éclair — ou presque — en Normandie. Mme Leprince de Beaumont y hantait une ferme très bucolique, où le lait des vaches tournait sans raison, où les vers envahissaient les pommes à foison.

Coiffé de son bonnet à dentelle, irradiant d'un éclat blanc et froid, le vieux fantôme était assis au coin du feu lorsque Jane surgit dans la fermette. La commanditaire de la ligue accueillit l'écrivaine sans un mot, lui demandant d'un simple geste de la suivre à l'extérieur.

Les branchages du verger bruissaient sous une averse serrée. Dans le crépuscule gelé, l'aura orangée de Jane réchauffait les courbes des fruits et les nuances des feuilles.

— Que faites-vous ici ? demanda la vieille Française. Je vous ai envoyée combattre Carmilla ! Cette lutte n'implique pas de promenade à la campagne !

— Carmilla a éteint Venise ! déclara l'Anglaise tout de go. Comment est-ce possible ?

Les deux mortes se fixaient, impatientes.

— Il se peut qu'elle ait su dissimuler ses avancées dans la ville. Que voulez-vous que j'y fasse ? Il est d'autant plus important de la détruire !

— Et avec quelles armes ?

— Vous avez une armée à votre disposition, servez-vous-en !

Les paroles de Mme Leprince de Beaumont n'avaient pas de sens et la vieille peau quittait déjà Jane pour regagner ses pénates ! L'écrivaine ne supportait ni ses mystères ni ses manières. Elle avait affronté un loup-garou, elle avait tué un homme, elle avait rejoint Ann et elle avait convaincu Mary, elle… Elle avait toujours exécuté les ordres.

— Assez ! hurla-t-elle en se précipitant sur le spectre blanc. Vous me devez la vérité !

Jane agrippa un bras flasque d'une poigne violente, brusque, et surtout parfaitement matérielle.

Mme Leprince de Beaumont fixa un regard horrifié sur la silhouette menue en robe taille haute. L'aura brûlante de Jane métamorphosait la pluie en une violente chute d'étoiles.

— La vérité ? cracha la Française. Je ne dispose que de rumeurs sur un odieux fétiche que convoiterait la vampire : à vous de me révéler ce qu'il en est exactement ! Vous me demandez des comptes alors qu'exterminer la vampire devrait être votre seul intérêt. Vous me décevez terriblement, mademoiselle.

La conteuse trépassée se dégagea de l'emprise de Jane, pour glisser jusqu'au seuil de la ferme. Elle claqua la porte au nez de la romancière décédée, lui refusant sa compassion, ses encouragements, et encore plus, ses compliments.

Sous l'averse, Jane serrait les poings.

19

Chez Olpho, l'après-midi s'achevait lorsqu'Ann eut enfin fini de nourrir les petites bouches gourmandes. Le crépuscule tombait lentement, mais l'ombre serait propice à la fuite d'une trentaine de bambins vers l'embouchure nord du Grand Canal.

Pendant que les enfants préparaient leur baluchon, elle profita des commodités. Elle eut envie de se reposer, de s'allonger dans un lit, mais elle se le refusa, il fallait avancer. Dans la cuisine, elle retrouva Olpho qui lui présenta une tasse ébréchée.

— Mrs Radcliffe, de la tisane…

Elle lui adressa un sourire agréablement surpris.

— Merci jeune homme. Mais n'oubliez pas de faire vos paquetages, comme vos amis. Nous nous en allons bientôt…

Il hocha la tête, et elle passa une main dans ses cheveux ébouriffés.

Ils partirent entre chien et loup, traversant le quartier de Santa Croce comme des voleurs. Leur progression ne rencontrait aucun obstacle, et les automates de Carmilla restaient parfaitement immobiles sur leur passage.

Les enfants allaient bon train, les suivre demandait de l'énergie. Sur un pont en bois, une douleur au côté arrêta Ann un instant. Elle s'accrocha à la rambarde du pont et tenta de chasser la sensation en respirant posément. Son regard s'égara sur les eaux sombres. Quelqu'un la fixait, une bille blanche à l'iris décoloré la contemplait. L'œil fut rejoint par un autre dans un mouvement de rotation très lent, dû aux mystères des gaz dans un cadavre. Ann porta la main à sa bouche pour ne pas hurler devant les enfants.

— On ne peut plus rien pour elle… murmura Olpho à ses côtés.

— Y en a-t-il… ?

— Beaucoup ? Oui. On dit que la vampire saigne une dame par jour.

— Hâtons-nous…

Ann pressa l'enfant d'un mouvement énergique de la main, laissant le cadavre offrir ses traits gonflés aux oiseaux.

— Ah ! Des clients ! Fantastique !

Le commandant d'une petite goélette qui naviguait entre Venise et le continent était ravi de voir Ann Radcliffe et ses pupilles monter dans son bateau.

— Il n'y a plus grand monde qui quitte les îles ces temps-ci, déplorait-il.

Sans aucun commentaire, Ann paya son écot et se plaça à la proue du navire, cherchant un espoir à l'horizon.

La traversée ne dura pas longtemps et, lorsque les berges se révélèrent, Ann distingua autre chose que l'espoir. Un étonnement inquiet se peignit sur son visage. À la barre du navire, le commandant lui-même étouffa un juron. Les enfants, qui jouaient au chat perché, se précipitèrent aux côtés d'Ann, et tous s'immobilisèrent.

Les quais scintillaient dans la nuit.

Plusieurs dizaines de torches tourbillonnaient dans les courants d'air et illuminaient des silhouettes féminines. Certaines d'entre elles étaient à cheval, d'autres à pied, deux chariots étaient arrêtés derrière cette foule. Les ombres soulignées de feu portaient des vêtements masculins, trop serrés, très sombres et recouverts de plastrons et jambières en cuir, sanglés par de nombreuses attaches. Les tenues se complétaient d'épées, d'arcs…

— Qui sont ces dames ? demanda Olpho à Ann.

— Les Sœurs des Saintes de la Nuit…

Une expression farouche se dessinait sur les visages tendres. Aucun doute sur leurs intentions, elles venaient pour se battre. L'angoisse s'empara d'Ann. Les sœurs trahissaient-elles la ligue, comme Agostini ? Carmilla les avait-elle ensorcelées ?

Lorsque le navire accosta, une monture s'avança.

— Sœur Rose, dit Ann.

— Mrs Radcliffe.

Les deux femmes se dévisageaient. Les enfants serraient les dents, sentant leur protectrice sur la défensive. Les guerrières les jaugeaient. Les torches crépitaient.

— Nous avons un problème, continua Sœur Rose.

— Vous m'en direz tant…

— Nous allons à Venise. Carmilla a placé une de ses vassales

sous notre nez, et elle a agi…

Ann préféra clarifier un point :

— Vous poursuivez donc la vampire dans le but de l'anéantir ?

— Bien sûr ! Quel autre objectif pourrait être le nôtre ? s'écria Sœur Rose. Agostini vous a-t-il indiqué le lieu de résidence de…

— Agostini a trahi. Il nous a piégées. Mary Shelley est aux mains de Carmilla. Comme tout Venise. Les seuls Vénitiens libres de son emprise sont ici avec moi, dit-elle en désignant Olpho et ses compagnons.

Sœur Rose ne répondit pas. Lentement, digérant la nouvelle, elle se tourna vers ses troupes, et déclara :

— Nous n'avons que trop tardé ! Faites descendre les enfants du bateau. Nous montons à l'assaut de Venise !

Les manœuvres commencèrent et Sœur Rose les surveilla comme une capitaine expérimentée. Du haut de sa monture, elle donnait des ordres simples que les sœurs suivaient sans regimber. Élanlune, l'apothicaire, débarrassait les chariots de leur contenu avec l'aide de novices. Les guerrières récupéraient des armes, les enfants prenaient leur place. Quatre jeunes recrues furent désignées pour rentrer au couvent avec Olpho et ses amis.

Lorsque les sœurs embarquèrent, répartissant les poids sur les conseils du commandant de bord, Sœur Rose mit pied à terre et s'adressa à Ann :

— Avec le flot permanent des exilées vénitiennes, nous avons accueilli, consolé, rassuré… Il est l'heure de combattre à vos côtés.

— Sœur Rose, j'avoue que j'en suis heureuse, chuchota Ann. Je me sentais un peu seule.

20

Pendant que sa dame de compagnie se renseignait au sujet de la casa Agostini, Lila San Marco courait les boutiques, sans se soucier de Mary Shelley, abandonnée aux bons soins de ses domestiques.

Libre de ses mouvements, hélas, Mary avait dormi sans discontinuer. Les effets de la puissante drogue inhalée lors de son enlèvement se dissipaient avec lenteur. Elle ne s'éveilla qu'en fin d'après-midi, à ce que lui apprit la femme de chambre venue prendre ses ordres.

— La signora voudra-t-elle souper ?

— Merci, je… Non, cela ira.

Ne connaissant aucunement les intentions de son hôtesse, Mary ne souhaitait pas manger dans cette maison.

Après le départ de la domestique, elle essaya à nouveau de se redresser dans le lit. Elle entreprit de se lever en se tenant au baldaquin et y réussit, son vertige évanoui.

— Les couteaux !

Elle jeta un regard circulaire à la pièce et les trouva tout près d'elle, sur un guéridon. Un long soupir de soulagement fila entre ses lèvres, car ces couteaux de cuisine lui avaient été offerts par son époux. Jusqu'ici, elle les avait utilisés pour découper de la viande séchée. Ses lames récupérées, elle explora la chambre aux tentures bleues damassées d'or. Ses bottines étaient posées devant une armoire à penderie, dont elle inspecta le contenu. Elle découvrit son manteau et son gilet, mis sur cintre. Rassurée d'avoir retrouvé toutes ses affaires, elle se dirigea vers une fenêtre, en tira les voilages délicats et ouvrit les vitraux aux losanges troubles.

Lorsque les croisées se déployèrent, un air humide et des cieux gris lui sautèrent au visage. Elle s'était attendue à découvrir en face d'elle les colonnades d'un palazzo ou peut-être un campo discret, mais au loin, il n'y avait que la mer, une poignée d'îles et la silhouette incertaine du Lido, long rempart de la lagune qui se devinait à peine. Le jour faiblissant argentait l'horizon.

Mary n'était plus au cœur de Venise.

Au pied de la demeure, un jardin étendait des branchages nus et des nasses de lierre. De part et d'autre, la brise berçait des villas, noyées dans des écrins d'automne.

— Je suis sur la Giudecca… Personne ne viendra me chercher ici.

Connue comme une île de résidences d'été, La Giudecca, septième des sestieri vénitiens, se gorgeait de débauche lorsque les beaux jours arrivaient. Y trouver une vampire – ou la vassale d'une vampire – n'était guère étonnant.

Mary décida de se chausser et de ranger ses couteaux. La nuit tombait, la chambre s'assombrissait de plus en plus. Quelqu'un s'annonça à sa porte. C'était Lila.

Un parfum de lys blanc et de poudre de riz la précéda dans la pièce.

— Bonsoir… susurra-t-elle. Comment vous portez-vous ? Mais vous êtes dans le noir !

Lila sonna et fit allumer les candélabres en grondant gentiment la domestique. Mary regardait la jolie jeune femme, vêtue de velours bleu. Les lueurs des chandelles doraient ses lèvres roses, ses joues de neige. Certes, rien ne brillait vert, mais Agostini l'avait prouvé, la vampire avait des alliés discrets.

— Avez-vous des nouvelles de la casa Agostini ? demanda l'écrivaine.

— Oui… Malheureusement, un terrible incendie a ravagé la demeure ce matin même. C'est ce que m'a rapporté ma dame de compagnie.

Mary dissimula farouchement son émotion. Elle ne devait pas paraître faible ou vulnérable. De surcroît, le renseignement avait la valeur d'une information donnée par un ennemi. Tout aussi bien, il s'agissait d'un mensonge. À cette réflexion, Mary décida qu'il était temps de confronter Lila ; elle lui posa ses questions sans détour, calmement :

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? Que me voulez-vous vraiment ? Ou plutôt, que me veut votre maîtresse ?

— Ma maîtresse ? Que racontez-vous ? La fatigue vous joue des tours !

Lila feignait fort bien la surprise, Mary insista en s'approchant

doucement de la jeune fille.

— Je souhaite quitter votre maison. Pouvez-vous me faire préparer une barque ?

— De nuit, ce ne serait guère prudent…

— Ne puis-je partir ?

— Je ne vous retiens pas, je suis à vos ordres. En espérant que vous soyez remise, nous vous conduisons sur la place Saint-Marc dès que vous le désirez !

Un silence.

— Merci, se contenta de répondre Mary.

Lila quitta la chambre, emportant avec elle sa comédie et son parfum enivrant. Mary imaginait deux possibilités : soit elle regagnait effectivement le sestiere San Marco et partait à la recherche d'Ann Radcliffe ; soit Carmilla lui serait officiellement présentée. Si la deuxième option se réalisait, elle l'affronterait simplement et efficacement : avec ses couteaux. Elle blesserait la vampire, en blessant Lila au besoin, puis elle arracherait le cœur de la démone et le brûlerait. La stratégie, brutale, comportait de nombreux risques, mais Carmilla avait asservi tout Venise : trancher la tête de cette hydre était la voie la plus dangereuse, mais aussi la seule qui ne provoquerait pas un bain de sang.

La femme de chambre revint quelques instants plus tard, pour annoncer que la barque attendait ces dames. Mary boutonna rapidement son manteau et suivit la domestique jusqu'à l'entrée de la villa où Lila l'attendait.

La demeure était superbe. Miroirs ciselés, lustres de verre multicolore, stucs aux volutes d'acanthe. Mary adressa ses compliments à la jeune demoiselle. Lila rougit, sa richesse ne lui valait pas souvent d'agréables commentaires.

— Tout Venise considère mon père comme un parvenu – et un traître, car il commerce avec Vienne, précisa-t-elle. Mais, permettez que je vous accompagne. Je profiterai de mon propre bateau, après tout. Je comptais me priver d'une soirée pour veiller sur votre santé.

— Comme c'était gentil à vous.

— Je suis désolée de vous avoir fait peur, je ne retiens pas les gens contre leur gré ! Voulez-vous prendre mon bras ?

Accompagnées par un valet et une femme au visage en lame de

couteau – la dame de compagnie, comprit Mary –, Lila et son invitée quittèrent la villa et traversèrent les rues désertes de la Giudecca. Les jardins bruissaient sous un petit vent humide, seule la lanterne brandie par le valet trouait la nuit, et Lila bavardait.

— La ville reproche les Autrichiens à mon père comme si c'était lui qui avait organisé le congrès de 1815 ! C'est absurde… Et les Autrichiens sont charmants. J'ai moi-même une très chère amie que j'ai rencontrée à Vienne le Noël dernier. Elle est adorable ! Comme tous ses compatriotes. Savez-vous qu'ils veulent relier Venise à la terre ferme ? Qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que… vous savez vous adapter aux situations.

— Comme une danseuse qui virevolte sur le lit de perles de ses bijoux défaits à terre…

— Caterina Querini n'a jamais perdu toutes ses perles en dansant avec le roi du Danemark, affirma Mary. C'est une légende.

— Une légende de Venise vaut tout l'or du monde, car c'est un poème en puissance.

— Vous aimez la poésie ?

— Je n'ai pas de plus grande passion !

Le sourire qui allait avec cette phrase était d'une ingénuité éclatante. Mary ne savait plus que penser de la jeune fille pendue à son bras.

La troupe avait gagné le quai où la barque de Lila était amarrée et le domestique aida ses passagères à monter. La lanterne, accrochée à la proue de l'embarcation, éclairait les eaux noires. Mary restait vigilante, mais Lila s'était serrée contre elle, pour se protéger du froid. La dame de compagnie regardait cela d'un œil mauvais, et l'écrivaine se sentait mal à l'aise. Le parfum de la jeune femme noyait ses réflexions ; sa présence, sa beauté, son insouciance l'enivraient. Pour éloigner ces charmes, elle souffla froidement :

— Lila San Marco est un nom étrange.

— Mon père n'est pas né ici. Il a pris le nom de San Marco pour avoir l'air *plus* vénitien.

Mais Mary suivait son idée :

— On pourrait l'écrire Lila Marc, qui serait une anagramme de Carmilla… Êtes-vous la vampire elle-même ?

Lila releva son visage, son souffle frôla Mary.

— Une vampire ? Vous m'attribuez des pouvoirs extraordinaires !

— La ville subit une emprise démoniaque, vous pourriez…

Une braise rouge brûla dans le regard de l'angélique enfant, Mary hésita à continuer. Lila s'écarta d'elle et dit :

— Venise se transforme. Il n'y a aucun démon sous roche malgré ce qu'en colportent les rumeurs insensées qui courent les rues ! La politique et l'argent sont les veines variqueuses de la cité. C'est cela qui la rend dolente, voilà tout !

Le domestique grommela un avertissement, ils accostaient. La barque se secoua. La dame de compagnie sauta de l'embarcation à la suite du rameur, prêtant la main à Lila pour qu'elle se hisse sur le quai. Mary dut se débrouiller seule.

Sous une lune vert pâle, le palais des Doges alignait ses colonnades serrées, ses fleurs de pierres, les losanges de sa façade. Perchés sur leurs colonnes respectives, un lion ailé et Saint Théodore au crocodile veillaient sur l'entrée de la piazetta Saint-Marc. Un peu plus loin, l'ombre du campanile se dressait au-dessus de la place.

— Nous voilà arrivées, je vous laisse. Vous reconnaissez certainement l'endroit.

Lila salua froidement et sa dame de compagnie ignora superbement Mary, alors qu'elle emboîtait le pas de sa jeune protégée.

Mary les regarda partir, hésitant à se saisir de son couteau. Était-il utile de menacer Lila ? Peut-être pas. En accostant, quelque chose avait attiré l'attention de l'écrivaine. Au bout de la Biblioteca, long bâtiment s'étendant en face du palais des Doges, il y avait une lueur verte. Fade. Lointaine. Mais verte, tout de même…

21

La lueur verte tourna à gauche sur place Saint-Marc, s'éloignant du palais des doges et de la basilique. Mary décida de suivre cette étrange comète et, pendant qu'elle avançait prudemment, elle se récita le petit vampire illustré si brillamment exposé par Ann Radcliffe durant leur voyage.

— Les vampires se dédoublent. Ils ont des domestiques. Pendant la treizième heure, ils sont vulnérables. Ils flottent sur l'eau comme des cercueils…

Se pouvait-il que Carmilla se promène simplement sur le parvis et décide d'aller prendre un thé ? La lueur cessa de progresser et s'intensifia au niveau du caffè Florian. Mary hâta le pas et s'approcha des grandes vitres aux boiseries écaillées par l'eau salée.

À l'intérieur, miroirs et peintures, cristal et argenterie s'amoncelaient autour d'une clientèle nombreuse. Des hommes élégants conversaient en compagnie de femmes splendides. Des tasses de thé trop fort ou de café amer fleurissaient sur les tables, des verres d'amaretto tintaient sur des coupes de champagne.

Le décor ne retenait pourtant pas l'attention de Mary, elle n'avait d'yeux que pour une petite table au fond de la salle. La lumière anisée d'un lustre tombait sur les trois personnes attablées. Derrière elles, des angelots et des diablotins jouaient sur un panneau de bois peint. Une tasse, manipulée avec précaution par des doigts de nacre, montait à des lèvres rouges. Mary rentra dans le café, en automate désarticulé. Évitant de justesse les garçons pressés et leurs plateaux chargés, elle se précipita pour se planter devant la petite table.

— Mama !

Percy Florence lui souriait.

Ses joues rondes comme des pêches, son regard pétillant de joie à la vue de sa mère.

Une partie de la détermination de Mary s'effondra, libérant des instincts violents qu'elle peinait à réprimer. Elle aurait volontiers

étranglé quelqu'un. *Nuccia*.

— Mon trésor, arriva-t-elle à dire en posant un baiser sur le front de son fils.

L'enfant était assis sur les genoux de la bonne – cette traîtresse ! En face d'eux se tenait une dame en rouge. Rouge était sa veste. Rouge aussi les reflets dans sa chevelure. Rouges enfin ses lèvres, sans autre maquillage que le sang léché au creux des gorges de ses victimes.

Carmilla buvait un thé.

Elle posa sa tasse presque vide, fit un joli sourire à Percy Florence, puis s'adressa à Mary :

— Asseyez-vous, ma chère ! Attendez… (un signe de la main au garçon de café le plus proche, et une chaise arriva). Je suis si contente que vous soyez là ! Votre aide nous manque cruellement : nous cherchons quelque chose qui ne cesse de nous échapper…

Figée sur son siège, Mary regardait son fils qui gigotait dans les bras de Nuccia. Nuccia et son teint maladif, sa chair molle.

— Vous êtes donc domestique de Carmilla ? demanda Mary à la bonne.

Celle-ci haussa les sourcils avec une expression insolente, « *évidemment* », semblait-elle dire. Mary l'aurait giflée.

— Si vous me rendiez Percy ? dit l'écrivaine. Vous seriez moins encombrées pour mener vos recherches, quelles qu'elles soient.

Nuccia se fendit d'un petit rire, et sa langue écarlate pointa sur ses lèvres fades. Ce fut tout.

— Nous n'allons pas nous disputer l'enfant, assura Carmilla en posant sa main fraîche sur les doigts de Mary. Il est vôtre. Cependant, nous veillerons sur lui en attendant que vous nous offriez l'objet de notre quête. Il s'agit de quelque chose que vous conservez avec soin et, surtout, avec discrétion, car je vous ai fouillée sommairement ce matin même, mais je n'ai pu trouver votre reliquaire.

Les mots de Carmilla révélaient la douceur de sa voix, mais irradiant de cette lueur verte qui nimbait la salle entière, son regard féroce ne trahissait aucune émotion. Parfois, sa langue courait sur ses lèvres, vilaine habitude de prédatrice affamée. Le muscle rouge-grenat présentait à son extrémité le dard décrit par

Ann Radcliffe. Mary ne réussissait pas à détacher son regard de ce serpent si près de son fils. Absorbée par cette horreur, elle n'entendait que lointainement les propos de la vampire.

— Comprenez que je souhaite posséder le *contenu* de cette boîte – le reliquaire en lui-même m'importe peu. La relique, en revanche, m'intéresse beaucoup. J'en ferai bon usage, je vous l'assure… M'écoutez-vous ? Ma chère ? N'ai-je pas toute votre attention ?

Carmilla saisit brusquement Mary par les joues et plaqua son visage au sien. Le regard brun crépitant d'émeraude submergeait Mary, le souffle froid exhalé des lèvres écarlates caressait son front, et les ongles aigus s'enfonçaient dans sa mâchoire.

— Je veux le cœur de votre poète, déclara Carmilla. Donnez-le-moi.

Mary repoussa la monstresse juste assez pour faire teinter la porcelaine sur la table. Percy Florence commença à pleurer. Nuccia le fit sauter sur ses genoux.

— Je vous en prie, n'effrayez pas *votre* enfant, susurra Carmilla en lâchant Mary.

— Jamais je ne vous donnerai ce que vous demandez.

Car Mary détenait effectivement le cœur de Percy, embaumé et enfermé dans une boîte métallique, portée à la ceinture par son cocher. Leigh Hunt, chez qui elle séjournait à Gênes, ainsi que Lord Byron avaient connaissance de ce sacrilège. Les deux hommes jugeaient ce fétichisme morbide parfaitement décadent.

— Je suis désolée, mais je me vois dans l'obligation d'insister, déclara Carmilla.

— Qui vous a parlé du reliquaire ? siffla Mary.

— Oh, mais qui d'autre que l'un de vos amis, puisque seuls ces derniers connaissent ce charmant détail ? Vous l'appelez Albé, c'est bien cela ? Eh bien, Albé m'a dévoilé votre secret dans un courrier.

Mary plissa les paupières. Albé… Byron ! Un bien étrange ami, en vérité. Le Lord la jugeait responsable de la mort de ses enfants. Maintenant, il la trahissait ?… Mais ce sujet devrait attendre.

— Pourquoi cherchez-vous à posséder le cœur de mon défunt époux ? demanda Mary.

— Mais cela ne vous regarde pas, ma chère, répondit la

vampire en frôlant du doigt le front de Percy Florence.

Des violonistes s'étaient installés sur une estrade. Une joyeuse musique emplissait le café et les conversations allaient bon train.

— Je ne vous donnerai pas le cœur de Percy. Je me tiens devant vous pour vous exterminer. Pas pour vous aider !

Carmilla rit à gorge déployée, exhibant ses dents nacrées et le dard de sa langue.

— Pour m'exterminer ? Est-ce dans ce but que je vous ai attirée ici ?... Non !

Elle eut un mouvement de la main si innocent que Mary en fut effrayée. Carmilla échangea un regard plein de sous-entendus avec Nuccia. Percy Florence avait posé sa tête sur sa clavicule et commençait à papillonner. La bonne le berçait, pendant qu'elle se moquait de sa mère – « *quelle sotte, cette écrivaine extraordinaire !* »

— J'ai dû révéler ma présence à l'au-delà, continua Carmilla. Leprince de Beaumont a sommé ses alliées de venir m'affronter… Quelle chance que vous en fassiez partie ! Le spectre de Jane Austen et grand-mère Radcliffe ont gagné Gênes, puis vous ont convaincue de les suivre. Je suis patiente – ce n'est pas la moindre de mes qualités, vous me l'accorderez. Il a tout de même fallu faciliter votre trajet et le nettoyer des désagréments que vous vous attiriez si aisément. Non, vraiment… m'exterminer ? Croyez-vous que je craigne votre présence, pendant que je savoure mon thé ?

Le regard de marbre brun pesait sur Mary, l'assurance inébranlable se dressait devant elle, abrupte comme une falaise. L'écrivaine parvint à argumenter :

— Tout cela est bien compliqué. Pourquoi ne pas voler le reliquaire à Gênes ? Comme toute canaille de votre genre ?

Nuccia fronça les sourcils.

— Ma maîtresse n'est pas une canaille, dit-elle. C'est une reine.

À ces mots, Carmilla se redressa et, d'un claquement de doigts, pétrifia la vie du café. Le silence tomba. Mary leva des yeux surpris sur la vampire, qui interpréta cela comme une question :

— J'ai appris un peu de magie auprès d'un curieux oiseau. Vous voulez savoir pourquoi je vous ai traînée ici ? C'est simple, vous y avez perdu une enfant. Vous en perdrez encore un si vous ne m'obéissez pas. Pensez à cela. Pensez à votre ami Albé, qui

vous a si facilement trahie. Pensez aux temps heureux que vous n'avez pas su goûter dans ces rues… et rendez-vous à moi. Je ne demande rien qu'un organe mort. Tenez-vous plus à cette sordide relique qu'à la vie de votre fils ? Percy Shelley aux mille muses vous était-il si précieux que sa chair embaumée vaille la fraîcheur de ces joues d'enfant ?

— Vous n'allez…

— Dans une heure, sur la place, apportez-moi le cœur. Sans cela, votre fils mourra.

Sur ces mots, Carmilla prit le chemin de la sortie, suivie de Nuccia, qui serrait Percy Florence endormi dans ses bras.

— Je n'aurais pas assez d'une heure ! hurla Mary.

— Trouvez une solution, vous qui êtes si brillante !

22

Mary était figée, l'effroi serrait ses poignets et ses chevilles, la colère et la nausée brûlaient sa poitrine. Autour d'elle, le silence. Les violonistes avaient baissé l'archer, les clients somnolaient. Personne pour l'aider. Personne pour la soutenir... Personne…

— À l'aide…

Elle entendit ces mots à travers un nuage. Elle imaginait qu'elle parlait, que ses pensées lui échappaient, qu'elle s'abandonnait au désespoir.

Mais non, la porte du café s'ouvrait, une clochette tintinnabulait, un homme plié en deux pénétrait dans la salle endormie.

— Vous êtes là ! s'écria Mary. Vous êtes là...

— Oui, je suis... là…

Le cocher avait perdu chapeau, perruque, bandeau. Son front était barré de sang, ses cheveux bruns collaient sur ses tempes et une ecchymose monstrueuse montait sous sa mâchoire. Après avoir débarrassé un siège de son occupant assoupi, Mary aida l'homme à s'asseoir.

— Montrez-moi votre visage… Que vous est-il arrivé ?

Lord George Gordon Byron, le cocher rustre et discret, agita la main en guise de réponse puis grogna que sa tête était lourde et son abdomen douloureux. Mary lui proposa un digestif piqué sur une table voisine. Il le but d'une traite pendant qu'elle changeait de sujet :

— Albé, ceci est de la plus haute importance : avez-vous la boîte ? Le reliquaire ?

Elle lui serrait les épaules et le forçait à la regarder dans les yeux. Mais le poète délirait :

— Je vous en prie, roulons-nous par terre et livrons-nous à une bacchanale endiablée. Je dois entretenir ma réputation, quelque peu ternie par la raclée que j'ai prise il y a une heure…

— Avez-vous la boîte ?!

— Oui ! cria-t-il.

Sous les pans de son manteau, une solide chaîne attachait toujours le reliquaire à sa ceinture.

— J'en ai donné quelques coups à mon assaillant, précisa-t-il. Si cela vous intéresse…

— Que s'est-il passé ?

— Je vous cherchais. Un Vénitien enragé m'a battu comme plâtre, je n'en ai réchappé qu'en faisant le mort. Quel déshonneur ! Puis je me suis caché dans la basilique. Je suis venu ici parce qu'il y avait de la lumière. J'espérais tomber sur Ann.

— Ann ? Savez-vous où elle se trouve ?

— En route pour le couvent, ou de retour. Saine et sauve en tout cas. Mary, je pensais Venise folle… mais elle est pire, maintenant. Elle est folle *et* morte.

D'un ample geste de la main, Byron jeta le contenu d'une tasse sur des clients, personne ne bougea. Le regard bleu-gris s'arrima au regard noisette de Mary.

— La vampire retient Percy Florence, déclara-t-elle. Nuccia est de sa clique. Carmilla veut le cœur de… Vous m'avez trahie ! Vous lui avez révélé par une simple lettre que je détenais…

— Que racontez-vous ? J'ai peut-être écrit une lettre au sujet de Shelley à l'une de ses admiratrices, mais…

Byron se rappelait très exactement chaque mot qu'il couchait sur le papier, une très bonne mémoire et une certaine fatuité lui valaient ce talent. Il avait en effet reçu une missive d'une dame se renseignant sur le décès de Percy Bysshe Shelley. Étrangement, il n'avait aucun souvenir de sa réponse. Il dut admettre que la trahison était une possibilité.

— Je suis… navré…

Mary fut choquée d'entendre ces mots. Son regard vagabonda dans la salle inanimée.

— … La lettre… aura été ensorcelée, supposa-t-elle, pour maîtriser sa colère. Voyez la magie dont sait faire preuve la monstresse.

— Pourquoi veut-elle le cœur ?

— Une lubie ? Un ingrédient dans une recette de jeunesse éternelle ? Elle n'a pas souhaité répondre quand je lui ai posé la question.

Byron reprit un cordial et le fit tourner en bouche, nettoyant

son palais du goût de son propre sang. Le silence se remplissait de ces gargouillis dégoûtants.

Mary soupira.

— J'ai une heure pour donner à Carmilla ce qu'elle veut, sinon elle…

Albé attrapa sa main sans douceur.

— *Nous* avons une heure pour mettre la vampire en échec. Savez-vous que dans cette Venise morte, une jeune femme sème la vie sur son passage ?

Le regard de Mary se coula vers son ami.

— Une jeune femme vêtue de bleu et fraîche comme un iris au printemps ? demanda-t-elle.

Lord Byron acquiesça. Les regards des deux amis étincelèrent.

23

Carmilla et Nuccia s'étaient retirées du caffè Florian sans prêter la moindre attention au cocher titubant dans les ombres de la place Saint-Marc. Elles avaient gagné silencieusement leur demeure, qui n'était autre que le palais des Doges – tant qu'à asservir la ville, il fallait le faire avec panache.

Carmilla en appréciait tout particulièrement la façade sud ; les galeries et leurs colonnades lui offraient l'horizon vaste de la lagune. Nonchalamment accoudée sur la rambarde de la loggia, ses longs doigts d'araignée blanche caressés par l'air marin, elle contemplait les ondulations de l'eau sous la lune verte, attendant la fin de son ultimatum à Mary Shelley avec une confiance sans borne. Mary tenait plus que tout à son seul rejeton survivant, selon Nuccia. D'ici une heure, cette affaire serait réglée.

— Ne pourrions-nous pas garder l'enfant ? La Signorina San Marco en raffolerait…

Nuccia s'était approchée de sa maîtresse, Percy Florence toujours dans ses bras. Assoupi, le marmot était charmant, c'était vrai. Et peut-être…

— Crois-tu vraiment… qu'il plairait à Lila ?

Sous le regard interrogateur de Carmilla, Nuccia hocha la tête :

— Oh, oui ! Il est si joli ! Nous jouerions à la poupée !

La chaleur du bambin contre son cœur remplissait la bonne de joie et d'appétit. Il était si rose, si tendre ! Elle enfouissait son nez dans le creux de son cou, son parfum était différent de celui des adultes. Peut-être son sourire coulait-il dans ses veines ? Les lèvres de la bonne luisaient de salive. Elle avait faim…

— Nuccia !

Elle releva la tête, s'extirpant de ses délires. Contrarier Carmilla n'était pas une excellente idée.

— Nous voulons le cœur, conclut la vampire. Nous sommes sûres que cela plaira à Lila.

Avec une servilité parfaite, Nuccia battit en retraite.

Sa maîtresse au sang gelé apprécia la solitude à nouveau

retrouvée, et profita de la vue ténébreuse pour se noyer dans ses souvenirs.

Carmilla était vampire depuis plus de deux siècles. Elle avait gagné sa puissance à force de combats. Survivre aux traques incessantes, aux ordalies perpétuelles, demandait une intelligence vive, une détermination constante et parfois, un peu de barbarie. Lorsque les chasseurs, épuisés, lui laissaient du répit, Carmilla goûtait à nouveau le sang avec plaisir. Elle saignait les femmes, dévorait la grâce des gorges, les courbes des seins, la forme des hanches… Aucun sentiment ne troublait son cœur sec, mais son goût était sûr. Malgré une position très claire à ce sujet, les assauts des princes charmants se répétaient avec entêtement. Après bien des affrontements inutiles, la vampire avait choisi la voie de la tromperie. Ses soupirants se damnaient pour elle, elle oubliait ses promesses. Agostini l'avait douloureusement constaté ce matin même.

Son attitude indocile et les quelques démonstrations de cruauté qu'elle avait essaimées au cours de sa carrière affolaient l'entière société vampirique. En public, personne n'osait rien lui reprocher – pas même son alliance contestable avec un mage noir. En privé, les nobles oupires la méprisaient. Sa domesticité réduite, son double cadenassé dans sa propre carcasse étaient choses scandaleuses. Tout vampire se devait d'étaler son pouvoir par le nombre de ses esclaves ! Carmilla, elle, étalait sa puissance par l'onde qui se propageait à sa suite lorsqu'elle pénétrait dans une salle de bal. Sa beauté émerveillait les cœurs purs, ses mots griffaient les âmes corrompues et sa langue blessait les peaux fébriles.

Pourtant, lorsqu'elle espérait plaire à Lila, sa voix se troublait d'une teinte légère d'innocence. Une trace. Une simple goutte de vulnérabilité…

Carmilla se souvenait très précisément de l'instant même où un rire argenté avait fissuré deux siècles d'indifférence. C'était en décembre 1821. Elle avait quitté sa Styrie provinciale pour gagner Vienne où elle aimait passer les fêtes. Chaque année, pour l'occasion, elle s'offrait quelques cadeaux et les plus belles demoiselles fanaient tristement dans la neige blême. L'année

précédente, ses traditions toutes personnelles avaient subi quelques aléas, et Vienne ne déplora aucune disparition inexpliquée.

Un admirateur s'était toqué de lui révéler les beautés de la ville – qu'elle connaissait par cœur. Boutiques, monuments, pâtisseries, il voulait la séduire avec du sucre et des lumières. L'adorable imbécile ! Elle n'était pas arrivée à s'en défaire et lui avait finalement consacré une après-midi à errer dans l'étau du Ring, promenant son ennui sous quelques flocons. Des échoppes éphémères offraient toutes sortes d'objets païens prêts à enluminer les fêtes : du verre peint et des bougies, des anges en bois et des animaux de paille.

Lorsque la neige se fit plus drue, son soupirant s'inquiéta pour elle. N'avait-elle pas froid ? Il lui offrit de se rendre dans une konditoreï de sa connaissance, qui proposait toutes sortes de choses exquises ; elle accepta. Elle commandait une tisane épicée quand quelqu'un passa le seuil du salon de thé en riant. Les clochettes de la porte vitrée tintèrent d'un carillon fade à côté du rire argentin qui résonnait.

La lourde chevelure brune de la jeune femme rehaussait sa carnation de lait. Ses lèvres avaient le rose d'un coucher de soleil et ses dents rondes ressemblaient à des perles. Elle portait un manteau bleu nuit, aux passementeries noires, et des gants de cuir presque masculins. Ses mouvements gracieux, légers, soulevaient un courant d'air frais dans l'atmosphère guindée. D'une voix exquise, elle lança quelques mots en italien à la personne qui l'accompagnait – une ombre inutile.

— Connaissez-vous cette demoiselle ? avait demandé Carmilla à son soupirant.

— Non, je… Ah, mais si : il s'agit de la fille d'un marchand vénitien, San Marco. Il essaie de se placer à la cour. Comment s'appelle-t-elle déjà ?… Lila ! Elle n'a pas encore débuté, je crois.

— Vous dites ? Lila ?…

Prise au piège de ce nom magique, Carmilla tombait amoureuse.

Quoiqu'elle ne sut pas comment aimer qui que ce soit, la vampire chérissait ce souvenir déconcertant.

Après avoir rencontré officiellement Lila à l'occasion d'un bal

donné par le chancelier, Carmilla l'avait suivie à Venise. Lors d'une fête où d'affreux invités avaient raillé son âge supposé, la vampire avait appris à mieux connaître la jeune femme. À l'écart de la foule, sous le regard de Psyché découvrant le visage d'Éros, Carmilla s'était approchée doucement. Lila ne s'était pas écartée tout de suite, puis elle avait invoqué un charmant prétexte pour s'éloigner un peu de son amie.

— Ne nous frôlons pas devant le dieu de l'amour, avait-elle dit en évoquant le tableau derrière elles. Qui sait ce qui pourrait arriver ?

— Nous ne craignons rien, il est assoupi, avait souri la vampire.

Lila avait fermé les paupières et commenté :

— L'amour est une chose… mais voulez-vous savoir ce qui fait vraiment battre mon cœur ? Vous ne me jugerez pas ? Eh bien, il n'y a rien de tel que l'élan des mots… La poésie est un alcool qui me tourne la tête.

— Oh ? La poésie.

— Un cœur de poète, voilà qui m'emporterait bien plus sûrement qu'un archer comme Éros ! J'aime tout particulièrement les vers de Shelley.

Carmilla se délectait de ses souvenirs lorsqu'un immense oiseau noir se posa sur le balcon à ses côtés. Elle s'éloigna de l'animal, rejoignant Nuccia à l'intérieur.

L'oiseau prit tout son temps pour la suivre. Il devait d'abord se transformer.

24

Dans le dos de Carmilla, sur le garde-corps ajouré, l'oiseau s'ébrouait. Sa forme s'étirait, sa posture devenait humaine. Lorsqu'il releva la tête, des yeux d'un bleu très dur étincelaient sous des sourcils sombres. D'une beauté glaçante, un jeune homme en longue robe noire se tenait en équilibre parfait sur la rambarde. Il quitta son perchoir et marcha pieds nus sur le dallage.

— Un infirme furetait dans la ville et dérangeait notre quiétude, dit-il. Il a été éliminé.

— Très bien, très bien, lui répondit Carmilla sans même lui jeter un coup d'œil. Nuccia a parfaitement réagi au message que vous lui avez apporté ce matin.

Après avoir fouillé Mary Shelley sans succès, Carmilla avait dû envisager un moyen plus radical de s'approprier la relique. Le chantage semblait une solution pertinente.

— Ces idiotes de nonnes m'ont laissé faire une promenade avec Percy Florence, déclara la bonne, assise par terre, l'enfant dans ses bras. J'ai filé sans attendre !

— Le temps s'écoule rapidement, reprit Carmilla. Mary Shelley reviendra bientôt, mais nous devons rester vigilants, Ann Radcliffe est peut-être encore parmi nous, sans compter la morte.

— Jane Austen, précisa le nouveau venu.

Dans la salle enténébrée, Carmilla évoqua ses ennemis :

— J'ai dû ameuter toute cette ridicule ligue pour que vienne Mary Shelley. La Radcliffe a affronté Dracula par le passé, le comte s'en est mal sorti, mais elle n'est que chair et sang, nous la briserons sans difficulté. La morte est plus… dérangeante.

— Vous avez raison.

L'homme-oiseau raconta ses deux rencontres avec Jane Austen, d'abord dans la voiture qu'il avait prêtée à Ann Radcliffe pour qu'elle arrive plus vite à destination, puis sur la place Saint-Marc cette après-midi même.

— Sur la route de Gênes, elle irradiait. Une véritable lanterne !

Ces âmes qui brillent ne me plaisent pas, elles débordent de bonnes intentions et d'énergie. Aujourd'hui, cette Jane revient de je ne sais où, et je peux la toucher. Elle gagne en envergure, elle se solidifie.

Le mage noir était toujours écouté avec attention par Carmilla. Assise à une belle table d'acajou, les mains croisées devant elle, elle remâchait ces éléments.

— Si tu avais été capable de voler cette boîte ! dit-elle à Nuccia avec une grimace d'insatisfaction cuisante.

Comme une enfant grondée, la bonne fit une moue boudeuse. Carmilla l'avait envoyée à Gênes prendre un emploi auprès de Leigh Hunt pour dérober le reliquaire contenant le cœur. Des verrous, des clés, des caches secrètes, une promiscuité intense avec sa propriétaire l'en avaient empêchée. Elle avait tout tenté, et tout avait échoué. À croire que la boîte disposait d'une volonté propre.

Carmilla s'était montrée magnanime face à l'échec de sa vassale, quoiqu'il eut fallu sortir le grand jeu sans quitter Venise et la compagnie exquise de Lila.

— Nuccia, tu vas descendre et surveiller la place. Sans l'enfant.

Nuccia dut s'exécuter. À contrecœur, elle déposa Percy Florence dans un fauteuil, et fila en courant. Carmilla se leva pour admirer le bambin dont les boucles tombaient en désordre sur son front.

— Croyez-vous que Lila aimerait un enfant ? souffla-t-elle.

Le mage noir s'approcha d'elle.

— Nous pourrions si facilement envoûter cette jeune femme. Je vous l'offrirais avec joie, et vous…

— Pas de magie ! Je l'ai dit !

Le ton de Carmilla devint cassant sans crier gare. Son regard pulsait d'une terrifiante aura verte. Son acolyte se recula.

— Bien sûr, bien sûr… De toute façon, tout se déroule à merveille.

— Oui…

Le mage noir n'aidait pas Carmilla pour ses beaux yeux, elle le savait parfaitement. D'autres désirs le tenaillaient : il courait après le secret de la jeunesse éternelle. Carmilla s'était adjoint ses services en lui promettant de le *transformer* et il se voyait déjà

puissant magicien immortel, vampire craint de tous.

— Lila San Marco se rend à une fête quelque part dans le quartier de Castello, dit-il pour changer de sujet.

— Faites en sorte qu'il n'y ait rien d'anormal là-bas, alors.

— Évidemment… et ensuite je…

— Et ensuite, j'obtiendrai ce que je veux, ce qui me mettra d'excellente humeur.

Carmilla reconnaissait à son mage quelques talents : il suivait aisément les allées et venues de Lila, transmettait les messages promptement. Elle avait encore besoin de lui.

Il se fendit d'une révérence gracieuse, regagna le balcon, un sourire acide barrant son visage, et s'envola comme l'oiseau de malheur qu'il était. Carmilla jugeait ridicule cette passion de la métamorphose. Il lui avait si souvent raconté son long apprentissage auprès d'un moine tibétain.

— Puéril.

Elle étouffa un ricanement et Percy Florence se retourna dans son sommeil.

25

Ann et les sœurs-guerrières des Saintes de la Nuit accostèrent à l'embouchure nord du Grand Canal, pendant que le mage noir de Carmilla survolait la ville. Les lumières des torches éclairant le cortège alertèrent l'oiseau, qui se pressa dans la direction du rougeoiement. Sur les quais de la fondamenta Santa Chiara, les sœurs se dirigeaient vers le quartier de Saint-Marc, à l'est, où les cieux verdoyaient au vu et su de tous.

— La vampire dressera ses âmes damnées sur notre route. Soyez sur vos gardes, et sans pitié !

Les ordres de Sœur Rose étaient clairs. Avec une certaine excitation, Ann Radcliffe regardait cavalières et fantassins se mettre en marche lorsque son crâne commença à siffler. Elle se tordit de douleur en gémissant. Une sœur lui vint en aide et la guida vers un banc où elle put s'asseoir un instant.

— Que se passe-t-il ?

Sœur Élanlune, l'apothicaire, se penchait sur l'encolure de sa monture pie et fixait un regard interrogateur sur Ann.

— Une migraine terrible, je…

Un nouvel accès de douleur empêcha l'écrivaine de finir sa phrase. Élanlune mit pied à terre et s'agenouilla en face d'Ann, elle palpa son visage et examina ses pupilles avec une attention médicale.

— Vous êtes victime de magie noire.

La sœur jeta alentour un regard perçant. L'éclat des torches l'aveugla, aussi ne distingua-t-elle pas la silhouette sombre perchée au bord d'un toit. Un ordre tomba dans son dos :

— Défaites le charme ! Nous n'avons pas le temps pour ces sottises.

Sœur Rose éperonna sa jument sans attendre pour rejoindre les premières lignes du cortège. Sœur Élanlune pratiquait la magie blanche avec la plus grande efficacité. Elle lança un sortilège, simple refrain de mots sacrés prononcés à l'envers, qui dénoua en un instant la cruelle couronne ceignant le front d'Ann Radcliffe. Un vertige soudain s'empara de l'écrivaine, elle cilla, retrouva un

semblant d'équilibre. La douleur venait de disparaître et, tout autour d'elle, une présence vampirique d'une puissance extraordinaire se manifestait avec violence.

— Mon don de double vue ! Il fonctionne à nouveau !

Sœur Élanlune lui adressa un sourire alors qu'elle grimpait en selle.

— Vous étiez chargée de mauvais sorts, ma chère.

Ann repensait à sa migraine dans la voiture en direction de Gênes, à l'homme-oiseau évoqué par Olpho. Se pourrait-il que le jeune prêtre ?…

— Carmilla aurait un mage à sa solde ? Pourquoi suis-je la seule qu'il attaque ?

Alors qu'elles rejoignaient le cortège, Sœur Élanlune lui expliqua simplement qu'elle avait concocté des filtres de protection pour toutes les guerrières.

— Vous auriez pu m'en proposer, s'offusqua l'écrivaine.

— Je cueillais les ingrédients hier soir, et vous étiez partie, quand la décoction fut enfin finie !

Sous la lune verte, les sabots des montures claquaient sur des pavés fraîchement posés. Le cortège obliquait dans une rue permettant de s'enfoncer au cœur de Santa Croce.

Perché sur une cheminée, l'oiseau noir avait repris forme humaine. Quand il jugea le moment opportun, il prononça trois simples phrases dans un latin apocryphe et des articulations endormies craquèrent.

— Mes chers esclaves, écrasez ces créatures !

Des muscles s'étiraient, des mouvements gourds se fluidifiaient. Un premier cordon morbide de Vénitiens automates se dressa devant la procession des sœurs. Venise s'éveillait.

— Nous ne venons pas vous combattre, cria Sœur Rose. Laissez-nous passer !

Dédaignant l'injonction, le mage lança l'attaque sans plus tarder. Armé d'un couteau, un homme se précipita sur la monture de Sœur Rose, en première ligne. Il allait enfoncer sa lame dans le poitrail de la jument, quand une flèche se ficha dans son épaule.

En queue de cortège, Ann n'entendit que le bruit du combat qui commençait, les sifflements des traits, puis une charge. Les cavalières fonçaient sur la foule qui s'amassait dans la rue. Leurs

chevaux bousculaient, écrasaient, sans s'arrêter. Des fenêtres s'ouvrirent, une pluie de projectiles cascada des bâtiments, des sœurs s'effondrèrent, blessées, inconscientes.

Ann était horrifiée. Devant elle, le feu des torches éclairait des plaies et du sang. Des archères s'agenouillaient et ajustaient leur tir, leurs flèches fusaient vers les croisées. Des casseroles, des poids de balance, des bouilloires pleuvaient, s'écrasant sur les guerrières avec des bruits mats. La ville tout entière se levait face à une cinquantaine de sœurs.

— Avancez ! Il faut percer les rangs des Vénitiens ! Nous marchons sur San Giovanni ! Rasez les murs, protégez-vous sous les porches ! hurlait Sœur Rose. Élanlune, que faites-vous, pour l'amour du Ciel ?

Ann, qui avait parfaitement compris l'ordre de raser les murs, jeta un coup d'œil à l'apothicaire. Elle fouillait fébrilement un baluchon qui constituait son seul équipement. Elle semblait paniquée au milieu des cris et des tirs croisés. Enfin, elle extirpa de son sac des dizaines de sachets replets, qui auraient pu contenir de la lavande, et les jeta aux combattantes autour d'elle en hurlant :

— Attachez-les à vos flèches ! Enflammez-les !

Les fantassins tendirent des torches aux archères.

— Visez les fenêtres ! Il faut que ça rentre dans les maisons !

Les flèches s'envolèrent dans des trajectoires erratiques, déstabilisées par les petits paquetages brûlants. Les traits se fichèrent dans des murs, dans des bras. Les sachets crépitaient comme des feux de Bengale et bientôt, une odeur irritante s'écoula des hauteurs. La pluie d'objets s'amenuisa, remplacée par des quintes de toux inextinguibles. Des larmes piquantes montaient aux yeux d'Ann alors qu'elle ne respirait que des relents de fumée.

Les guerrières à pied se déchaînèrent alors sur leurs adversaires directs. Sans hésiter, elles firent jaillir le sang sous les coups de leurs épées. La victoire était-elle à portée de main ? Ann n'eut pas le temps d'y penser trop longtemps. Le front avait progressé sous la houlette forcenée de Sœur Rose et la première ligne avait atteint San Giovanni Evangeslita, qui grinçait, craquait. Sur les toits, le mage noir souriait en répétant ses sortilèges. La pierre de

Venise écraserait ces vermines !

Ann suivait Élanlune de près lorsqu'elle remarqua des courants d'air bien trop puissants sur l'étroite place. Elle leva les yeux et découvrit un aigle en marbre qui fondait sur la sœur apothicaire.

— Attention !

L'avertissement intervint trop tard, sœur Élanlune ne put que se recroqueviller sur sa monture pour éviter le piqué de l'oiseau. Ann était aux cent coups, elle se saisit d'une marmite qui avait éclaté une tête et l'envoya valser en direction de l'aigle. Le projectile brisa une aile de pierre et le rapace s'écroula, laissant Élanlune libre de ses mouvements. Immédiatement, elle galopa en première ligne pour prendre ses ordres auprès de Sœur Rose.

Dans les hauteurs des toits, le prêtre constata avec aigreur que la vieille Anglaise avait encore du répondant. Il enjoignit deux anges de métal armés de lances acérées à se jeter sur elle.

Les statues chargeaient Ann de concert quand une cavalcade retentit. Ses rênes dans une seule main, une cavalière se penchait dans la direction de l'écrivaine. Ann fut happée par des bras puissants qui la hissèrent sur le cheval lancé au grand galop, pendant que les anges de métal plantaient leur lance dans le vide.

— Savez-vous monter ? cria la sœur.

Brinquebalée comme un sac de farine, Ann admit difficilement qu'elle était bonne cavalière. La sœur passa en croupe et l'aida à se mettre en selle. Enfin redressée, l'écrivaine constata l'envergure du combat. Il n'y avait pas que la Scuola San Giovanni qui déversait des attaquants de pierre et de bronze, tout le quartier de Santa Croce fournissait des fantassins à Carmilla. Les flèches ne servaient à rien contre ces choses. Les épées se tordaient sur les courbes des statues. Il n'y avait plus qu'une seule option : fuir en avant.

— Je vous abandonne, je rejoins l'artillerie…

— Quoi ?

Mais la guerrière qui avait secouru Ann avait déjà glissé au sol d'un bond souple et élégant, la monture continua vers l'avant du cortège. Derrière elle, Ann entraperçut des étincelles, quelque chose crépitait.

— Qu'est-ce ?…

Une explosion aveugla l'écrivaine. Le vacarme résonna

longuement entre les murs des bâtiments, une odeur de poudre noya l'atmosphère.

— L'artillerie !

Les détonations se multiplièrent, les sœurs lançaient des balles noires, aussi larges que des mains, qui éclataient contre les statues en colère. Les bronzes tombaient, les marbres se fissuraient…

— Splendide !

Alors que l'écrivaine s'enthousiasmait, son cheval pila net et se cabra dans un hennissement effrayé. Ann manqua perdre l'équilibre et se retint de justesse. Quelle abomination se dressait maintenant devant elle ?

— Ann ! Enfin, je vous retrouve !

— Jane !

26

Encore tenaillé par la douleur, Byron avait quitté Mary et gagné le campanile de la place Saint-Marc. Il s'y était introduit sans mal, les gardes endormis ne lui avaient posé aucun problème. L'escalier permettant d'atteindre la loggia, située presque en haut de la tour, s'avéra plus difficile à affronter. Byron avait moins d'une heure pour réaliser le plan élaboré avec Mary et, déjà, grimper lui prenait trop de temps. Il lui fallait une vue circulaire sur la ville, pour identifier le seul endroit où la vie se déployait dans la nuit. Avalant les marches quatre à quatre, il suait tout ce qu'il pouvait malgré la fraîcheur.

— Alors, où es-tu allée, jeune demoiselle ? haleta-t-il, une fois arrivé sur le balcon.

Il courut d'arcade en arcade, inspectant les différents quartiers. Saint-Marc était une flaque de ténèbres au pied de la haute tour. Parfaitement éteint, Dorsoduro somnolait. Quelques brasiers violents crevaient la poix de Santa Croce et San Polo, désertés de toutes festivités. Les confins du Cannaregio se perdaient dans l'ombre. Enfin, à l'est de Saint-Marc, au cœur de Castello, crépitaient des feux de Bengale et des notes de musique.

— Je te tiens ! Heureusement, ce n'est pas trop loin…

Le cocher mémorisa le chemin le plus efficace pour rejoindre la fête avant d'entreprendre la descente des marches infernales.

Courbatu, il boitait trop, marchait trop lentement, il décréta qu'il mettrait à profit ses leçons d'aviron. Amarrées le long du Môle, les embarcations se frottaient les unes aux autres, chevaux de bois à l'enclos. Il défit les attaches d'une barque, plus simple à manœuvrer qu'une gondole, et empoigna les rames.

Le courant du bassin Saint-Marc lui posa quelques difficultés, mais il réussit à tourner comme il le souhaitait dans le rio de la Pietà. Ramer représentait un effort intense et il accosta brutalement contre une volée de marches donnant sur un petit campo. En grognant de douleur, il gagna les seules lumières de la ville. Dans le ciel, la lune jetait un œil vert à toute la scène.

À la porte de la demeure en fête, il se présenta en tant que Lord

Byron, afin d'entrer librement. Toutes les bonnes et mauvaises maisons de Venise connaissaient son nom et sa physionomie – il avait si longuement hanté la ville ! Aussi, les valets de pied s'effacèrent devant lui et le majordome l'introduisit comme un hôte de marque malgré son allure des plus… négligée. Le maître des lieux le reçut en personne.

— Mon cher Byron, je vous croyais à Gênes, engagé dans un autre combat que celui de la fête !

— Les combats sont de tout bord, mon ami, je suis là où l'on a besoin de moi. Sauriez-vous où se trouve la jeune personne nommée Lila San Marco ?

— Je n'en ai aucune idée.

D'un claquement de doigts, le maître des lieux manda un laquais, qui dut chercher Lila pendant un bon quart d'heure – un quart d'heure terriblement long aux yeux de Byron. Lorsque le domestique réapparut, il offrit de conduire le poète jusqu'à la demoiselle. Ils traversèrent la fête qui battait son plein. En marge des danseurs, sous le regard noir de sa dame de compagnie, Lila bavardait avec de charmantes connaissances.

Lord Byron l'aborda sans détour :

— Très chère demoiselle, puis-je vous emprunter à cette fête une petite demi-heure ?

Lila sourit de surprise devant ce malotru tout cabossé qui lui tendait une main élégante. Courbé dans une révérence très théâtrale, il relevait sur elle un regard à l'intensité intolérable. Comment allait-elle le renvoyer ? Comment était-il arrivé ici ?

— Mais, vous connais-je ? demanda-t-elle. Vous êtes ?…

— Je suis Lord George Gordon Byron, sixième baron de ce nom, et j'ai un cruel besoin de vous pour défaire une monstresse, sauver un cœur de poète ainsi que la tête blonde d'un enfant. Venez-vous ?

— Comment ?

Un sourire immense s'épanouissait sur le visage de Lila. La soirée devenait subitement bien plus insolite que prévu ! Son expression charmée convainquit Byron de saisir sa main et de l'entraîner dans l'aventure.

— Attendez, mon chaperon doit venir… se récria-t-elle.

— Pas la peine !

Le temps pressait. Malgré la douleur, il se mit à galoper, Lila ne résista pas et l'imita. Le couple dévalait les escaliers avec une aisance surnaturelle pendant que la dame de compagnie, outrée, les poursuivait, exhortant Lila à plus de retenue. Absorbé par sa colère, le chaperon s'emmêla les pieds dans ses jupes, chuta, mais se releva d'un bond, écartant les gentilshommes qui accouraient à son aide. Lorsqu'elle sortit de la demeure en fête, sa pupille avait déjà disparu. Elle se précipita vers le canal le plus proche où elle aperçut une barque qui s'éloignait des quais.

— Signorina San Marco ! C'est inconvenant !

Lila se mordait les lèvres de plaisir, le plus scandaleux des poètes l'enlevait et elle voguait avec lui vers une aventure fantastique ! Quel délice !

27

Dans la grande salle qu'elle s'était arrogée au cœur du palais des Doges, Carmilla berçait distraitement Percy Florence, lorsque Nuccia surgit sur le pas de la porte.

— Il y a des explosions ! haleta la bonne.

Carmilla plissa la bouche puis se leva.

— Je te demande de surveiller la place ! cracha-t-elle. Que fais-tu ici ?

Elle colla néanmoins le bambin dans les bras de Nuccia et se dirigea vers l'escalier des géants. Elle gagna l'air libre, attentive aux bruits, aux lumières, aux odeurs. Un combat faisait rage dans les rues de la ville, mais l'ultimatum fait à Mary se terminait bientôt.

— Hum, vers San Polo… Cela s'approche trop…

Ce désordre irritait la vampire, elle aurait bien rossé son mage si elle l'avait eu sous la main. Nuccia sortit à son tour, l'enfant serré contre son cœur. La première, elle distingua une silhouette à l'autre bout de la place.

— Mary Shelley arrive ! s'exclama-t-elle. Elle n'a pas quitté le café !

— Reste derrière, grogna sa maîtresse. Tu ne bougeras que sur mon ordre.

La bonne hocha la tête.

Rouge sous la lune verte, Carmilla s'avança vers une Mary Shelley hagarde, qui ne tenait aucune relique dans ses mains. La clameur du combat et l'absence de l'objet attendu aiguillonnaient la méchante humeur de Carmilla. Elle saisit l'écrivaine au gosier.

— Où est le cœur ?

— Je ne… l'ai pas… répondit Mary.

La poigne de la vampire écrasait sa trachée, ses griffes blessaient sa peau.

— Ne prenez-vous pas mes ordres au sérieux ?

— Je vous… prends… au… sérieux… mais…

Carmilla desserra légèrement sa prise. Mary expliqua :

— Vous ne m'avez pas accordé assez de temps. Quelqu'un doit me rapporter le reliquaire. Il reviendra. Je me présente à vous en gage de ma bonne foi.

Le regard de Carmilla brûlait. Mary le soutenait avec une humble audace.

— Où est mon fils ? demanda-t-elle.

Carmilla passa sa langue écarlate sur ses lèvres. Le dard qui pointait sur cet appendice hideux luisait sous la lune.

— Entre de bonnes mains.

La vampire traîna Mary par le cou et lui montra Nuccia, repliée sous l'ombre d'une arche.

— Si vous lui faites du mal je…

— Je quoi ?! hurla Carmilla.

À cet instant, un fracas incommensurable retentit vers la tour de l'horloge, au nord de la place. Des tonnerres de pierre éclataient dans une lueur d'incendie. Un immense rapace noir tournoya un temps avant de se poser sur une des coupoles de la basilique.

— Imbécile ! cracha Carmilla. Il me les amène !

La détermination de Sœur Rose ouvrait dans la ville enragée un chemin de feu et de colère. L'épée au clair, la capitaine des sœurs chevauchait vers Saint-Marc sans s'arrêter aux détails. Même lorsqu'un Christ sur la croix et toutes sortes de saintes figures s'étaient jetés des murs de Sant' Aponal, elle les avait piétinées. Quand les bas-reliefs du Rialto s'étaient extraits du pont, les artificières avaient visé juste et pulvérisé les visages de pierre. Un San Zulian métallique avait essayé d'assommer des sœurs avec ses tablettes et son rameau d'olivier, c'était Jane Austen qui avait tout simplement détruit la statue en lui arrachant les bras. Ann, qui chevauchait à l'arrière de la phalange, observa les yeux ronds son amie réaliser ce tour de magie ; elle qui ne soulevait pas un lacet de corset deux semaines auparavant déchirait maintenant le bronze comme du papier.

Aux abords nord de la place Saint-Marc, Sœur Rose avait compté ses effectifs d'un coup d'œil rapide. En tout et pour tout, elle dirigeait une minuscule vingtaine de sœurs-guerrières, un spectre et une vieille dame. Après ce bilan amer, elle avait ordonné à Ann et Jane de la rejoindre.

— Mme Leprince de Beaumont a fait de vous ses fers de lance : chargez-vous de Carmilla. Nous ouvrons la route, et nous nous occupons du reste.

Les dernières combattantes, maculées de poussière, d'ecchymoses et de sang, avancèrent alors sur un signe de leur capitaine. Les deux écrivaines échangèrent leurs vues sur la stratégie à adopter face à Carmilla, lorsqu'un fracas retentissant couvrit leur conversation. Le bruit résonnait et se répercutait sur les dômes, les façades de briques, les dalles au sol, la ville entière se craquelait.

Le mage contre-attaquait.

Perché sur la basilique, il animait les ornements de la place. Un lion ailé s'envola de la tour de l'horloge, bientôt rejoint par un alter ego de bronze. Armé de sa lance, Saint Théodore glissait le long de sa colonne, suivi de son crocodile. Les dizaines de statues qui ornaient le toit de la Biblioteca sautaient comme un seul homme au pied du bâtiment. Enrubannés de robes de pierre, des sages et des doges marchaient sur les sœurs.

Contemplant ce spectacle, Carmilla appela Nuccia. La bataille s'intensifiait. Le désir de s'y joindre taraudait la vampire, ainsi que l'envie d'en finir.

Toujours retenue par la gorge, Mary vit avec horreur Carmilla se multiplier. La vampire libéra d'abord son double. Puis le double se dédoubla. Et encore… et encore… Et de même pour Nuccia ! La place grouillait maintenant de Carmilla et de Nuccia qui montaient à l'assaut, en compagnie des créatures de pierre et de métal.

Des claquements de sabots, des hennissements, des cris, des explosions, le fracas des épées sur le bronze se mêlaient aux sortilèges hurlés à plein poumon. Le combat grondait comme un orage. Carmilla, elle, ne perdait pas de vue son objectif.

— Ma chère, vos amies vont mourir, susurra-t-elle à Mary. Et votre fils aussi, et vous aussi, si vous ne me donnez pas votre relique !

Le regard de Carmilla transperça Mary. Un instant, l'écrivaine y entrevit des siècles de luttes et de victoires, toutes dédiées à sa seule survie. Mary n'affrontait pas un monstre de bric et de broc, mais une femme terrifiante, déterminée. Alors qu'elle cherchait à

dissimuler sa frayeur, elle entendit une voix familière à travers le chaos.

— Nous sommes là !

Lord Byron, la main de Lila dans la sienne, remontait le long du palais des Doges en claudiquant. Le cri attira l'attention de Carmilla qui étouffa juron. Mary choisit alors de se battre, au corps à corps, avec la démone. Elle la força à replier le bras qui la retenait à la gorge en se rapprochant violemment d'elle. L'écrivaine saisit le visage marmoréen et le griffa au sang, Carmilla piaula sous la brûlure des ongles dans sa chair. Elle projeta Mary à terre, plusieurs mètres plus loin. Autant pour le corps à corps ! Mais Mary était libérée.

— Carmilla ! Enfin…

La vampire s'immobilisa. Elle était terrifiée à l'idée que Lila l'ait aperçue malmener Mary. Ce matin même, apprenant tardivement la présence toute proche de la jeune femme, elle avait abandonné l'écrivaine dans une barque à la dérive. Devant Lila, Carmilla se voulait adorable. C'était bien ce qu'escomptait Mary Shelley en envoyant Byron à la recherche de la Signorina San Marco.

Conservant son étonnante capacité à tout ignorer des situations dramatiques, Lila s'approcha de Carmilla.

— Ma chère, vous êtes blessée ? dit-elle en passant un doigt sur la joue de nacre griffée. Mais… je vous présente Lord Byron.

Carmilla n'écoutait pas, elle contemplait le poète avec l'envie de lui arracher le visage. Il avait tenu dans sa main la main de Lila.

— Vous allez l'adorer !

La *poésie*, le péché capital de Lila.

— Si vous le dites… souffla Carmilla à son oreille.

Pendant ce temps, les doubles de la vampire et de la bonne attaquaient les sœurs. Les silhouettes rouges glissaient comme des serpents, pointant leur langue écarlate entre leurs dents aiguës, leurs dards luisant comme autant d'aiguilles d'or humide. Toutes les créatures maniaient ce tentacule musculeux avec dextérité, une sœur fut égorgée, une autre perdit un œil, déchiré. Moins visibles que les silhouettes rouges de Carmilla, les Nuccia attaquaient les sœurs comme un étrangleur dans un coupe-gorge.

Des statues enragées harcelaient une combattante, une Nuccia en profitait pour se jeter sur elle et lui arracher l'oreille.

— Jane, éliminer ces multiples doubles ne sert à rien, s'écria Ann Radcliffe. Dites-le à Sœur Rose. Il faut tuer l'exemplaire initial ! Je *vois* le vrai double de Carmilla, il s'en prend à Sœur Élanlune.

Pendant qu'elle parlait à Jane, montée en croupe, Ann tentait de guider son cheval pour échapper au crocodile de Saint Théodore.

— Je vous abandonne le reptile ! répondit le spectre.

Jane s'éteignit et réapparut aux côtés de Sœur Rose qui maniait une épée brisée. Le visage de la capitaine n'était que sang, poussière de marbre et chairs gluantes arrachées au corps de ses ennemis.

— Il nous faudrait abattre une seule de ces créatures. Rapidement.

Oubliant toutes ses bonnes manières, Jane désignait du doigt l'exemplaire de Carmilla qui attaquait Sœur Élanlune. L'apothicaire avait lancé des sorts sans effet, le double lui enserrait la gorge de sa langue. Le monde s'enténébrait lentement autour de la magicienne, son souffle tarissait sur ses lèvres. Au bord de sa conscience vacillante, elle entendit un grognement rageur. Un sifflement la frôla et la langue qui serrait son cou se déchira. Sœur Rose avait tranché l'appendice de son glaive. La cavalière affermissait sa prise sur sa garde quand le double de Carmilla, éructant de colère, tenta de la faire tomber de cheval. Les mouvements empêchèrent la capitaine d'ajuster son coup, mais sa lame se ficha en travers du crâne de son adversaire. La tête se scinda en deux sous la puissance du choc et le corps du double s'effondra.

Jane Austen regardait la scène avec un léger dégoût. Au-dessus de l'encolure de sa jument, Sœur Rose soufflait comme un taureau après la charge.

— Toujours frapper à la tête, dit-elle comme pour se défendre.

— Évidemment. Tout le monde le sait ! s'exclama l'écrivaine.

Pendant ce temps, Sœur Élanlune reprenait ses esprits et se saisissait d'un couteau qu'elle avait à sa ceinture. Le cadavre à ses pieds devait être rapidement disséqué, elle lui arracha le cœur en

trois incisions précises. Autour d'elle, toutes les Carmilla disparurent.

Les Nuccia, voyant leur maîtresse mal en point, hésitèrent un instant dans leurs attaques fourbes. Les sœurs saisirent l'occasion pour reprendre le dessus.

Ann Radcliffe rejoignit Jane :

— Le double de Nuccia est avec Carmilla et Mar…

Avant qu'elle ait pu finir sa phrase, un désordre de plumes s'abattit sur la vieille dame. Le mage, sous sa forme de rapace, venait défendre ses intérêts. Carmilla devait lui donner la jeunesse éternelle ! Des guerrières de pacotille et des écrivaines bas de gamme ne pouvaient pas la distraire ! Son bec se planta violemment dans la chevelure décoiffée d'Ann, ses serres lui lacérèrent les épaules. Il jetait tout son poids sur la cavalière affaiblie. Soudain, un coup de feu retentit. La balle siffla non loin de l'oiseau qui abandonna sa proie et, dans un battement d'ailes puissant, se hissa plus haut dans les airs.

Au milieu de la place, Byron pointait son pistolet encore fumant sur l'animal.

— Vas-tu lâcher la dame, sale volatile !

Ann Radcliffe se le promit, elle ferait de ce cocher un Lord !

À la vue de cet homme qu'il croyait mort, l'oiseau perdit toute raison. Le visage contusionné, l'expression farouche et les yeux irradiants de rage, le poète le défiait. L'infirme avait été battu comme plâtre par un Vénitien, le rapace pouvait finir le travail. Il se posa sur la place, ses plumes se résorbèrent et le jeune homme apparut dans sa robe, les pieds nus. Aussi charmant que n'importe quel suppôt de Satan, il se jeta sur le cocher dont le pistolet déchargé ne représentait plus aucun risque. Dévoré par la colère, le mage roula au sol avec son adversaire, rampant sur lui et tentant de lui écraser la tête à coups de poing. Mais Byron envoyait des coups de genoux, mordait, esquivait, tout en fourrageant sous les pans de son manteau. Le poète n'était que froid discernement. Lorsqu'il sentit le moment venu, il ricana :

— Plutôt mignon, mais pas assez.

La détonation retentit. La balle fit un trou dans le pardessus de Byron, puis dans le ventre de son assaillant. Le deuxième pistolet, transporté depuis Gênes, était enfin utile. *On ne sait jamais*…

Le mage fixa Byron avec surprise puis roula sur le côté. Le poète se redressa, en crachant du sang ; debout, il bourra de coups de pied l'abdomen déjà troué.

— Cocher ! Ne vous laissez pas aller à vos bas instincts ! Aidez-nous plutôt !

Ann Radcliffe, perchée sur son destrier, lui donnait des ordres. Il ne portait plus de bandeau sur son œil bien valide, plus de perruque, plus de cravache, mais il restait *le cocher.* Byron soupira et abandonna le mourant avec dépit.

Le mage rendit son dernier souffle sous le regard indifférent des statues qu'il avait animées. Elles quittèrent le combat pour rejoindre leur piédestal, leur colonne, leur frontispice. Dans tout Venise, la magie noire se dissipait.

Byron avait abandonné Lila pour porter secours à Ann Radcliffe. Il retrouva la demoiselle au bras de Carmilla.

— Je ne comprends pas ce qui se passe : quel est ce terrible désordre ? Nous devions déjeuner demain. Vous vouliez m'offrir un cadeau, et vous voilà en train de… de faire quoi exactement ? Qu'est-ce que cette agitation ? Et vous semblez souffrante.

Gentiment, Lila grondait Carmilla. La vampire profitait de cette tendresse pour se tenir debout, et respirer le parfum de celle qu'elle aimait. La mort de son double l'avait frappée en plein cœur. Comme l'avait si bien théorisé Ann Radcliffe, Carmilla était maintenant vulnérable. Au bord du malaise, elle ne parvenait plus à dissimuler dans sa bouche le dard qui, entre deux souffles, pointait au bord de ses lèvres.

Les Nuccia auraient secouru leur maîtresse si de plus urgents problèmes ne les en avaient pas empêchées. L'originale et le double affrontaient la fureur de Mary qui essayait désespérément de récupérer son fils. Elle leur arrachait des touffes de cheveux, les frappait, les griffait, mais rien à faire, les Nuccia ne desserraient pas leur emprise sur l'enfant. Elles montraient les dents, prêtes à mordre comme des louves.

Les grognements des unes et des autres, les gestes brusques, les effluves de colère éveillèrent Percy Florence qui hurla. Mary n'y tenait plus, elle empoigna le couteau passé à la ceinture et en larda le dos d'une des Nuccia. La blessure saignait d'une humeur épaisse qui noircissait l'étoffe de la robe. Les deux Nuccia se

contemplèrent avec horreur.

— Nous perdons du sang !

— Buvons du sang, alors !

Elles dardèrent leur langue vers Percy Florence qu'elles tenaient fermement dans leurs bras entrecroisés. Le hurlement de Mary se noua dans sa gorge, mais un autre cri retentit. Soutenue par Lila, Carmilla ordonnait à la bonne de cesser :

— Nous ne buvons pas les enfants ! Nous ne faisons pas *ça* !

Leur servilité habituelle arrêta les Nuccia un instant, Mary en profita pour récupérer son deuxième couteau sanglé à sa bottine.

Devant cette scène, Lila avait la nausée. En face d'elle, des jumelles agitaient deux longues langues piquantes au-dessus d'un adorable marmot en pleur. La femme qu'elle avait secourue ce matin même était là, hagarde. Dans chaque main, elle serrait le manche d'un couteau de boucher. Son invitée rescapée des eaux étendit les bras comme les ailes d'un ange et trancha les gorges des jumelles, puis elle lâcha ses lames pour récupérer l'enfant qui tombait.

Lila se sentit défaillir.

Heureusement, la poésie la sauva, elle s'effondra sur Lord Byron et se noya dans son regard bleu avant de perdre conscience.

Sans appui auquel se retenir, Carmilla vacilla et posa une main à terre. Elle voyait Mary serrer son fils sur son cœur… si fort… Elle ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle, elle désirait tant que quelqu'un l'étreigne.

Derrière la vampire, Ann avait abandonné sa monture et avançait le plus silencieusement possible. Elle essayait, par des gestes explicites, d'inciter Mary à se saisir d'un de ses couteaux pour éliminer définitivement Carmilla. Mary comprenait parfaitement les simagrées d'Ann, mais ne ramassait pas ses armes pour autant. Elle posa son regard sur Carmilla qui respirait difficilement.

— Pourquoi ne buvez-vous pas les enfants ? demanda-t-elle. Vous suivez une sorte de code morale des vampires ? Vous avez peut-être enlevé mon fils pour une noble cause ? Vous voulez plaider en votre faveur et nous expliquer que vous n'êtes pas si mauvaise ?

— Je suis… divinement mauvaise, déclara Carmilla en souriant. Je tue une fille par jour pour vivre, depuis le XVIIe siècle. Je ne bois pas les enfants parce que… leur sang ne me suffit pas, j'ai enlevé votre fils pour me procurer un cadeau.

Il y avait quelque chose de bravache dans l'attitude de Carmilla. Mary avait entendu des légendes, mais elle contemplait une femme amoureuse à terre.

— Personne ne veut d'un cœur embaumé comme cadeau, folle que vous êtes !

— Elle désirait un cœur de poète, dit la vampire en glissant son regard dans la direction de Lila. Je souhaitais lui plaire…

À cet instant, quelque chose se jeta sur Mary avec violence.

— La suivante de Lila ! cria Byron.

Jane Austen, qui avait rejoint Ann et écoutait les propos de Carmilla, réagit en premier. La dame de compagnie qui se livrait à un baroud d'honneur à la gloire de sa maîtresse n'eut le temps de rien. Elle avait roulé au sol avec Mary et Percy Florence, l'enfant pleurait et hurlait, sa mère se débattait. Une poigne d'acier saisit la nuque de l'agresseuse. Traînant à bout de bras le chaperon vampirique, Jane lui brisa les vertèbres sans même en avoir conscience. Lorsque le corps devint complètement flasque, elle jeta la dépouille devant Carmilla avant de se pencher vers elle pour attraper son menton.

— Vous êtes belle, c'est vrai… souffla Jane avec un rire amer.

Puis elle força Carmilla à se relever.

— Vous avez écrasé une ville de votre splendeur et de vos appétits. Pourquoi ? demanda Jane. Pour gagner le cœur d'une demoiselle ? Vos sentiments vous auront menée à votre perte, ma chère.

Sa main libre traversa alors le thorax de la vampire. Ann, qui contemplait la scène en retrait, étouffa un juron. Le bambin pleurait bruyamment et Lila se retournait dans son inconscience. Mary hurla :

— Jane, attendez ! Ce que vous dites est absurde ! Vous me demandiez de rejoindre la ligue, car je connaissais la passion.

— Ce n'est pas le moment, Mary ! asséna Jane.

— Si !

Ann secoua la tête, voilà ce qu'il en coûtait de combattre aux

côtés de cette acharnée de Mary Shelley, spécialiste des débats mal à propos.

Mary ramassait enfin un couteau. D'une main, elle retenait son fils sur sa hanche, et de l'autre, elle brandissait une lame pleine de sang.

— Les sentiments de Carmilla prouvent qu'une étincelle d'humanité palpite encore en elle, continua Mary. Lila est une âme généreuse, qui ne voit le Mal nulle part. Un monstre ne s'en serait pas épris… Une alliée puissante, même maléfique, est toujours une alliée ! Ann, vous disiez que l'on pouvait asservir un vampire.

Carmilla hoquetait, sa peau prenait une teinte de jaspe. Sans avoir écorché sa chair, Jane serrait son cœur à main nue et écrasait sa gorge. Avec un geste agacé, Ann déclara, fataliste :

— Oui, un vampire vaincu sert son vainqueur. Mais comptez-vous boire son sang ? Seul cet acte répugnant vous garantira sa loyauté ! Et elle, que fera-t-elle ? Vous lui sacrifierez des novices du couvent ?

— Qui sait quelles horreurs devront affronter les générations à venir ? Sa puissance peut servir les intérêts de la ligue !

Ann Radcliffe secouait la tête face à cette énième excentricité de Mary.

Un silence étrange envahit le parvis de la basilique.

Mary s'approcha de Carmilla sans attendre plus de bénédiction et fit glisser sa lame sur une joue moite. Elle pressa ses lèvres sur la plaie. Le sang qui perlait avait un goût entêtant. Lorsqu'elle s'écarta, Mary toisa la vampire.

— Serez-vous ma vassale ? Servirez-vous les intérêts que je vous ordonnerai de servir ?

Carmilla n'avait pas le choix, par les lois de son monde – et par celles de la survie, car le regard de Jane épiait le moindre battement de ses cils.

— Je… serai… à vos ordres. Jusqu'à ma mort.

Avec un dégoût sincère, Jane lâcha le cœur et la gorge de la vampire vaincue.

28

Février 1823, Londres

Dans une chambre de son logement sis à Holborn, Londres, Ann Radcliffe était alitée. Ses poumons se mouraient, et elle avec. Elle l'avait expliqué au médecin qui lui proposait une énième saignée, puis elle l'avait congédié.

Le voyage de Londres à Gênes, puis de Gênes à Venise, et la visite mouvementée de la Sérénissime avaient tordu des tendons, ravivaient des douleurs, causaient certaines petites fractures dont elle n'avait que l'intuition. Enfin, une pneumonie persistante s'était déclarée sur le chemin du retour.

Aujourd'hui, l'hiver recouvrait de neige la rue sous ses fenêtres. Son regard fatigué ne voyait qu'un flou blanc entre les lourds rideaux et, de ses doigts recroquevillés, elle serrait les couvertures comme une planche de salut.

La mourante se réconfortait en écoutant la douce voix de Jane Austen qui lui lisait la missive, un air amusé peint sur son visage.

« *Très chère amie, j'ai bien reçu votre courrier. Ma nouvelle bonne d'enfant se comporte fort bien, je vous rassure immédiatement. Carmilla est très patiente, elle nous débarrasse des rongeurs et parle plusieurs langues. C'est une employée qui fait merveille. Je déroge à tous mes principes en l'ayant à mon service, mais il s'agit surtout de la garder à l'œil.*

Tranquillisez-vous sur ce point.

Pour ma part, lire de vos mauvaises nouvelles m'inquiète terriblement. J'espère que ma correspondance arrivera à temps pour vous adresser toute mon amitié. Un jour, nous nous retrouverons dans l'au-delà. Nous parlerons littérature et aventure, dans un cottage confortable, au cœur du Hampshire de Jane… Mais d'ici là, vous me manquerez sur cette terre.

Lorsque nous nous sommes rencontrées, je n'ai pas exprimé le respect que j'éprouvais pour vous. Vous m'avez crue hautaine et vous aviez en partie raison. Mais comment admettre vos prodiges ? Vous aviez forgé votre carrière de femme de lettres sans aucune autre aide que celle de votre caractère et de votre talent. Vous aviez défait le plus

monstrueux des vampires. Alors que vous aviez presque soixante ans, vous partiez encore au combat, sans hésitation. Votre vie force le respect, et votre âme intrépide guidera des générations entières, j'en suis certaine.

Je suis heureuse de vous avoir connue. Nous ne venions pas du même monde. Mais j'espère pouvoir dire un jour que j'étais faite du même bois que vous.

Mary Shelley. »

Jane finit la lecture avec un rictus. Elle commenta :

— Insolence et passion ! C'est tout Mary !

— *Insolence et Passion* ? Vous auriez dû l'écrire, celui-ci !

— Cessez de vous moquer !

Ann étouffa son rire dans une toux douloureuse.

— Vous savez… Jane… les sentiments ne sont pas… toujours… dangereux…

— Je vous en prie ! Mary Shelley conservait le cœur de son défunt époux dans une boîte et c'est pourquoi Carmilla nous a attirées dans ses griffes. Et Sœur Rose ? Vous rappelez-vous son expression lorsque Carmilla a quitté Saint-Marc, bien viv… bien mor…

— Vous brillez rouge quand vous vous emportez. Faites attention…

— Sans parler de Percy Shelley ! J'ai couru tout l'au-delà à sa recherche et il était enfermé dans un reliquaire ! Mary lui a peut-être dit adieu, mais elle ne l'a toujours pas libéré ! J'ose à peine imaginer le calvaire de cet homme, retenu par le poids de son cœur dans cette boîte. Aussi, comment pourrais-je cautionner ces débordements sentimentaux ? Même Carmilla s'y est brûlé les ailes !

— Les sentiments de Carmilla lui ont évité une condamnation à mort. Il faudra qu'elle fasse avec l'asservissement…

— Deux siècles de gloire, une amourette, et vous voilà esclave !

— Dire que vos lecteurs vous croient une indécrottable fleur bleue !

— Ils se rappelleront bien assez tôt que je suis ironique. Vous devriez vous-même le savoir, rétorqua Jane avec un clin d'œil.

Les deux amies continuèrent à deviser ainsi, en attendant la fin. Puis la mort vint, dans un grand manteau blanc.

Ann Radcliffe décéda à Londres, le 7 février 1823.

Scène Post-Générique

Dans sa ferme de Normandie, Mme Leprince de Beaumont ne décolérait pas.

Pour elle, la victoire de la ligue exhalait un parfum d'échec ! La vampire pouvait sévir à nouveau, Mary Shelley s'était montrée tout bonnement indomptable, Jane Austen avait révélé sa nature violente et rebelle, et Ann Radcliffe était morte !

Mais une Normande n'est jamais à court d'idées, Mme Leprince de Beaumont se le jurait, la relève serait assurée. Et cette fois, ce serait un succès.